ÉDUCATION MATERNELLE. — 3e DEGRÉ

LE TOUR DE L'ANNÉE

PREMIÈRES LEÇONS DE CHOSES

PAR

Mlle Marie MATRAT

INSPECTRICE GÉNÉRALE DES ÉCOLES MATERNELLES

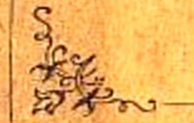


PARIS

Imprimerie et Librairie administratives et classiques

Paul DUPONT, Éditeur

41, RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 41



1884

ÉDUCATION MATERNELLE. — 3e DEGRÉ

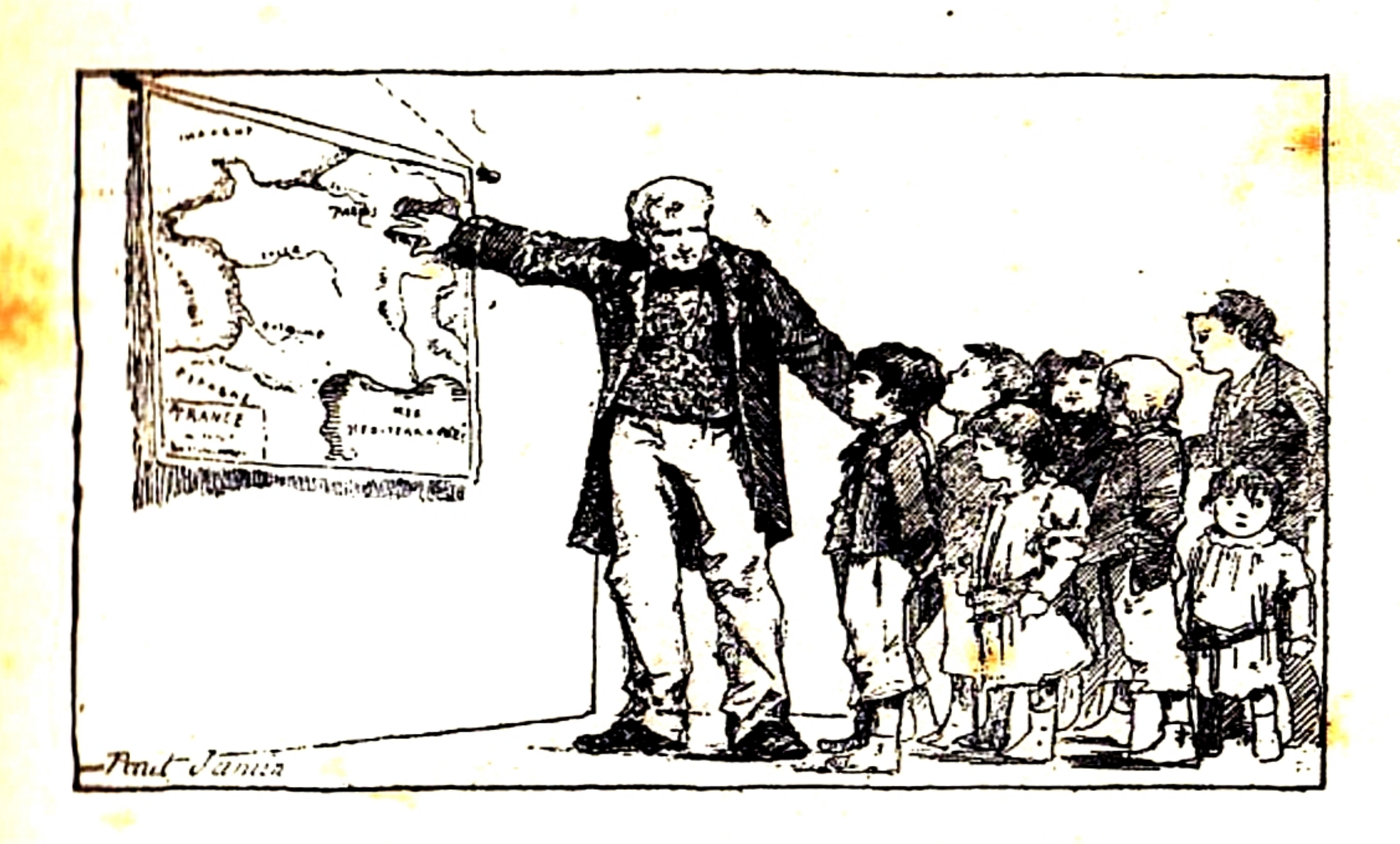
LE TOUR DE L'ANNÉE

PREMIÈRES LEÇONS DE CHOSES

PAR

Mlle Marie MATRAT

INSPECTRICE GÉNÉRALE DES ÉCOLES MATERNELLES



PARIS

SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE & LIBRAIRIE ADMINISTRATIVES ET CLASSIQUES

Paul DUPONT, Éditeur

41, RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 41

1884

PRÉFACE

Ce ne sont pas des « Leçons de choses » dans le sens ordinaire de ce mot si ambitieux sous son apparente simplicité...

Nous n'avons en aucune façon le désir de donner aux enfants de 6 ans à 8 ans la clé de toutes les sciences, le secret de outes les industries... Nos prétentions se bornent à appeler leur attention sur le temps qu'il fait, sur les travaux de la saison, sur les arbres qui fleurissent et les fruits qui mûrissent, ou, comme le dit un vieux conte :

> Sur l'herbe qui verdoie
> Et la route qui poudroie...

Nous voulons les intéresser à la vie *de tous les jours*... Nous essayons pour cela de leur faire suivre dans ce qui les en-

toure, le merveilleux et incessant travail de la nature, en même temps que nous leur indiquons les efforts et les résultats de l'activité humaine.

Les procédés techniques des arts ne sauraient être pour eux qu'un déplorable verbalisme dont souvent maître et élève sont dupes.

Notre but est donc *de disposer l'enfant par la lecture* à voir, à penser et à exprimer clairement et correctement sa pensée.

Nous n'avons ajouté à ces lectures aucun questionnaire, aucun signe indicatif des explications à donner ou à demander, parce que les maîtres n'ont assurément aucun besoin de cet auxiliaire pour d'aussi simples lectures.

Paris, 5 avril 1884.

M. MATRAT.



EN BOURGOGNE

JACQUES. — Quel dommage que nous n'ayons pas eu huit jours de vacances de plus : nous aurions pu faire les vendanges...

MAURICE. — Les vendanges ? Qu'est-ce que c'est ?

J. — De quel pays viens-tu pour ne pas savoir ce que c'est que les vendanges ?

M. — Je viens de la Normandie ; mes parents sont employés à la gare et voilà quinze jours seulement que nous sommes ici.

J. — La Normandie, est-ce en France?

M. — Certainement, c'est un morceau de la France.

J. — Ah! c'est comme la Bourgogne. Et l'on n'y fait pas de vendanges, pas de vin?

M. — Non, on y fait du cidre avec des pommes.

J. — Quelle singulière chose qu'un pays sans vin! Tu as bien vu qu'ici il y a des vignes et que les raisins sont mûrs? Eh! bien, les vendanges c'est la récolte des raisins qui serviront à faire le vin. Mes parents sont vignerons; ils cultivent la vigne.

Tu vois ces montagnes tout autour de nous, qui sont couvertes de vignobles?.... On les appelle la Côte-d'Or parce que le vin qu'elles produisent est si bon qu'il se vend bien cher et vaut de l'or.

M. — Mais quel plaisir y a-t-il à faire les vendanges?

J. — Tu es ici depuis peu de temps;

tu n'as pas remarqué qu'il y a beaucoup plus de monde que d'habitude. Chacun a invité ses amis, puis les vendangeurs sont venus d'un pays appelé le Morvan, pour nous aider à récolter les raisins. Ceux-là, on les paie, on les loge et on les nourrit. Chez nous, ils couchent dans la grange sur la paille.

Tous les matins, à la pointe du jour, ils se mettent en marche, les uns avec un panier au bras, les autres avec la hotte sur le dos. On a commencé hier; maman m'a donné un panier et une serpette et j'ai vendangé toute la journée sans me couper les doigts...

J'étais parti avec la bande. Nous chantions tout le long du chemin une vieille chanson que tout le monde sait ici :

> Allons en vendange,
> Pour gagner cinq sous...

Tu nous as peut-être entendus ?... C'est comme cela qu'on monte gaiement la côte. Nous sommes arrivés juste au

lever du soleil ; nous le voyions monter derrière la montagne ; la terre et les feuilles étaient couvertes de rosée, mais un bon rayon de soleil a tout séché.

Une fois dans la vigne, chacun suit sa rangée de ceps et coupe les raisins ; le panier plein, on le vide dans une hotte, et la hotte pleine, un homme fort, vigoureux, et qu'on paie double, la descend à une petite cuve appelée benne, restée sur le char, au bas de la montée.

Tout en cueillant les raisins, on chante, on rit, on cause...

M. — Est-ce qu'on peut manger des raisins, au moins, quand on vendange ?

J. — Autant qu'on veut. C'est peut-être même ce qui rend tout le monde gai. Ils sont si bons, ces petits raisins noirs à grains serrés et sucrés !

Vers huit heures, tu penses qu'on a faim, quand on s'est levé avec le jour... Les vigneronnes apportent à leurs vendangeurs la soupe au lard qu'on mange

sur une pierre, au coin de la vigne. Elle semble délicieuse, parce que l'air et le travail ont donné appétit.

Quand la journée est finie, quand on a soupé, devine ce qu'on fait ?

M. — On va se coucher, je pense.

J. — On danse, pour se reposer... Tu verras ce soir si tu passes sur la place... Le joueur de vielle se met sous le gros marronnier, et vendangeurs et vendangeuses dansent au clair de lune. Si la récolte est bonne, les vignerons sont contents et tout le village a un air de fête.

Quand les raisins ont été écrasés dans la cuve, on passe encore au pressoir les grappes, pour en retirer le plus de jus possible et l'on met le vin dans des tonneaux pour le conserver ou le vendre.

M. — Ceux qui n'ont pas de vignes dans ce pays n'ont rien à boire que de l'eau ?

J. — Ils peuvent acheter du vin et, s'ils n'ont pas d'argent, ils vont grapiller

Les vendangeurs oublient toujours çà et là quelques grappes mûres; ils en laissent d'autres qui sont encore vertes. Comme les glaneuses ramassent les épis tombés, les grapilleuses recueillent les raisins abandonnés. On fait avec cela non pas du vin, mais une boisson qui est bonne et ne coûte qu'un peu de peine. Et puis, tu sais qu'il est possible de se passer de vin! Mon père dit même souvent qu'il vaut mieux n'en jamais boire que d'en boire trop et de s'enivrer. Mais un verre de vin au repas cela donne des forces pour travailler.



LE PETIT COLPORTEUR

Nous sommes en plaine! pas la moindre petite élévation de terrain! Quelle différence avec le pays d'où je viens, où il fallait toujours regarder en haut ou en bas pour voir quelque chose!

Je suis presque au milieu de la France, en Beauce. C'est là qu'on cultive le plus de blé, il paraît. De tous côtés on laboure... Il est vrai qu'il est plus facile de labourer la plaine que la montagne... Monter, descendre, grimper dans les chemins creux, cela ne fait guère l'affaire des chevaux ni des bœufs; puis on ren-

contre tout de suite le roc ; la terre n'est pas assez profonde...

C'était Jean, le petit colporteur, qui faisait tout ce long discours ; il avait déjà beaucoup voyagé.

Il n'avait pourtant que 12 ans... ; mais il était orphelin ; il s'en allait de village en village, offrant aux fermières du fil, des aiguilles, des almanachs, etc... Ce jour-là, il faisait beau ; de la terre entr'ouverte s'élevait une petite vapeur blanche qu'on eût prise pour de la fumée... C'était une de ces matinées humides et chaudes dont le laboureur profite pour préparer son champ. Jean suivait la grande route, regardant de droite et de gauche, quand une jolie chanson lui revint à l'esprit, en voyant une charrue aller et venir. Un homme tenait les cornes de la charrue tandis que deux bœufs attelés de front la tiraient ; le soc entrait dans la terre et la coupait en ligne droite ; les sillons étaient ainsi tracés l'un à côté de l'autre ;

le laboureur suivait le pas lent de ses bœufs ; un enfant l'accompagnait et de temps en temps piquait les bœufs d'un long aiguillon. Jean chantait donc :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'Hiver, jaune l'Été ;
Ils gagnent en une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et la tempête,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid !
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.....

Le laboureur arrivé au bout de son champ s'était arrêté... Il écoutait la voix du petit Jean qui était claire comme celle d'un merle. — Dis-moi, petit bon-

homme, elle est bien jolie ta chanson. Sais-tu que tu dis la vérité? J'aurais cru t'entendre parler de mes bœufs que voilà. Veux-tu me la chanter encore ta chanson? — Si cela vous fait plaisir de l'entendre, je veux bien; je suis bien content que vous la trouviez jolie... Et Jean chanta une seconde fois... — Qu'est-ce que tu fais toute l'année, petit? — Je voyage; je vais d'un pays à l'autre pour vendre ma marchandise; je n'ai pas de champ où je puisse récolter de quoi faire du pain... Et vous, est-ce que vous labourez toute l'année? — Rien ne pousserait si je remuais la terre d'un bout de l'année à l'autre; je la retourne après chaque récolte et avant de l'ensemencer. Ici, cet été, il a poussé du colza qui s'est nourri de cette terre, si bien que j'ai été obligé d'y apporter du fumier afin de rendre à mon champ ce que le colza lui a pris... A présent, je laboure pour enterrer le fumier et ramener dessus la terre qui était dessous; les plantes,

tu le sais bien, ont leur racine dans la terre et cette racine a besoin, pour se bien porter, d'air, de soleil et d'eau; tout cela lui arrive petit à petit à travers la terre. J'espère qu'après ce bon labour, mon blé n'aura pas de peine à germer; il sortira tout comme une petite herbe avant l'hiver, poussera dru et ferme au printemps et jaunira en été.

La terre fait comme nous, elle travaille toute l'année.

Maintenant, je vais laisser reposer mon attelage et aller déjeuner. Viens avec moi à la ferme; nous trouverons la soupe prête; tu diras ta chanson à ma femme, je suis sûr que cela lui fera plaisir.

Le petit Jean déjeuna en effet chez la fermière; on lui demanda de raconter ce qu'il avait vu dans les autres pays.

Il le fit avec tant de bonne humeur, il avait l'air d'un si honnête et si courageux petit enfant qu'on lui fit ouvrir sa boîte et la fermière, ses enfants, ses

domestiques, tout le monde acheta quelque chose.

Jean ne fut pas fâché d'avoir une balle moins lourde à porter.



LES SEMAILLES

Oh ! les pigeons voleurs ! Et les moineaux qui ne valent pas mieux !... Voilà un homme qui sème son blé à la volée et ces oiseaux s'imaginent que c'est pour eux que le semeur lance la poignée de grains dans l'air... A peine ils tombent sur la terre que pigeons et moineaux se dépêchent de les becqueter... Heureusement qu'on va recouvrir la semence, l'enterrer... Car il manquerait plus d'un épi au mois d'août si on vous laissait faire, moineaux pillards !... Vous me répondez en chantant ; je sais bien

ce que vous dites dans votre chanson... Vous demandez votre salaire, votre récompense pour les chenilles et les insectes dont vous nous avez débarrassés au printemps... Vous voulez que nous vous nourrissions, à présent, et vous venez chercher votre part de la récolte... Mais la semence, pauvres petites bestioles, c'est le meilleur de la moisson... Le semeur n'a pas pris de la graine au hasard... il a choisi le blé le plus mûr, le mieux venu, celui de la meilleure espèce pour ensemencer son champ... Il a bien vanné ce blé pour qu'il n'y reste pas de graines étrangères qui feraient pousser des herbes mauvaises dans sa récolte... Il a criblé la semence, et toutes les graines qui ont passé par les trous du crible ont été données aux poules... C'est là déjà que vous avez eu un fameux régal ! Car vous êtes venus en bande dans la basse-cour, prendre votre part des criblures... et vous aviez un peu raison à ce mo-

ment... Il faut bien que maître Pierrot vive ainsi que dame Pierrette. Mais aujourd'hui vous n'avez aucun droit sur ce blé de choix dont chaque grain doit nous donner une poignée d'épis à la moisson prochaine.

Ce blé a besoin de beaucoup de soins et de travail depuis le jour des semailles jusqu'à celui où les gerbes nouvelles seront portées au grenier. Mais avant même d'être dans la terre, il a eu de nombreux ennemis. Le plus terrible de tous, le charançon, l'aurait voulu dévorer. Ce vilain insecte mange l'intérieur du grain et ne laisse qu'une peau vide de farine, et c'est par milliers que les charançons envahissent les taupières de blé. Comme ils aiment à vivre tranquille, on les chasse, on les détruit en remuant souvent le grain à la pelle.

Et la carie, maladie qui change la farine en une dangereuse poussière brune... et les rats qui s'engraissent aux dépens du fermier...

Le semeur espère que tout le grain qu'il porte dans son sac est intact, et que mis en terre dans la bonne saison, il va gonfler; la fine enveloppe se brisera, le germe s'enfonçant dans la terre deviendra racine, tandis que la tige sortira comme une herbe verte.

Je vois arriver la herse pour écraser les mottes, un peu plus loin la charrue pour recouvrir le grain...

Envolez-vous, moineaux effrontés; il y a encore de bons déjeuners à faire, à la porte des granges où l'on bat la dernière moisson à coups de fléau. Et quand il fera plus froid, quand la saison sera plus avancée, vous irez dans la cour de l'école...

Vous n'y manquerez guère, sûrs que vous êtes d'y trouver toujours quelques miettes à ramasser... Moineaux et écoliers sont si bien faits pour s'entendre!

Mais si vous voulez au temps de la

récolte partager les épis tombés avec les glaneuses, laissez la graine dans les sillons. Il faut savoir attendre.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~



LE SEMEUR

« Que portes-tu dans ta ceinture,
Dans ton sac noué sur les reins ?
Est-ce de l'or par aventure ?
— Non, passant, c'est un sac de grains.

— Paysan, qui vas dans la plaine
Et vas si droit quoique voûté
Que tiens-tu là dans ta main pleine ?
— C'est du blé de toute beauté.

— Le blé, c'est du pain, mon brave homme,
A qui portes-tu ton trésor ?
As-tu pour une grosse somme
De ce beau blé couleur de l'or ? »

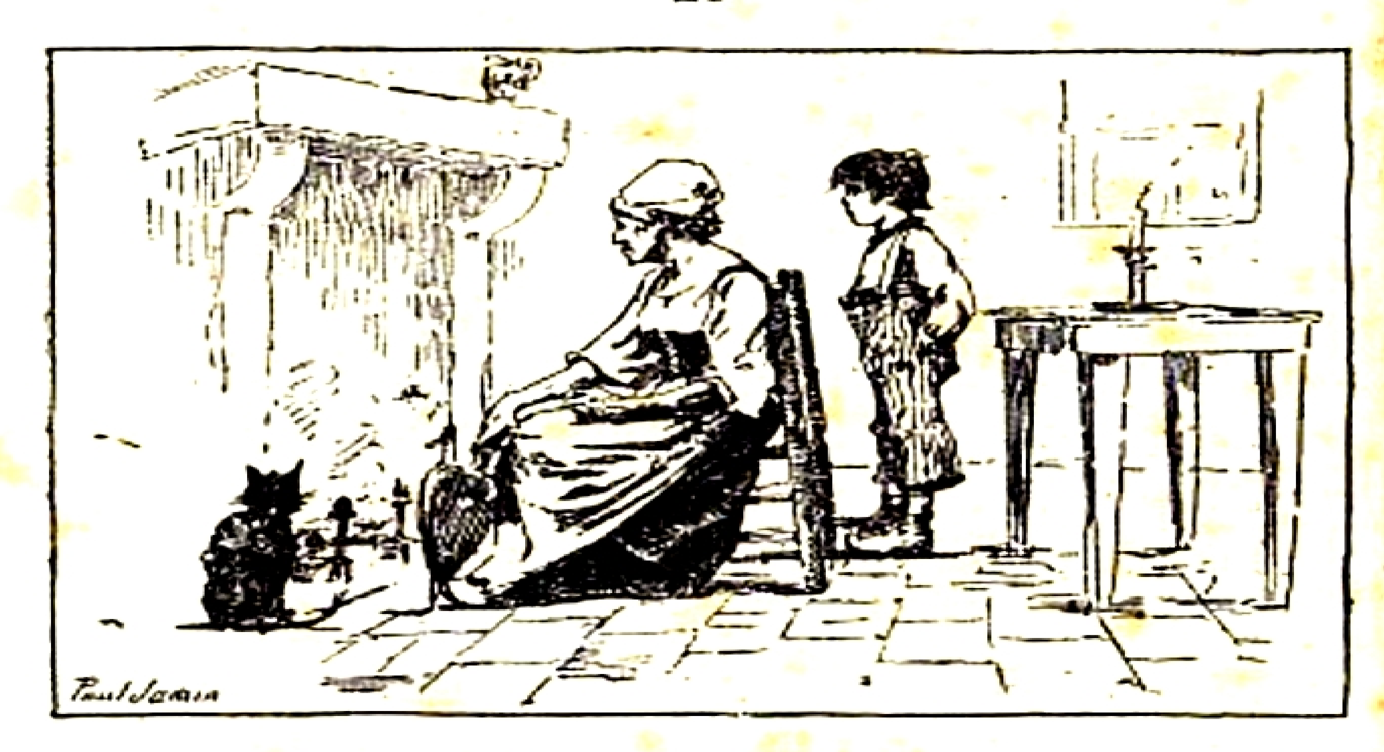
Mais le bras levé, la main lance
Le grain qui vole en éventail.
Et le paysan en silence
De l'aube au soir fait ce travail.

Les oiseaux croient, venus par bande
Et d'heure en heure plus nombreux
Que ce bras levé leur commande
De partager les grains entre eux.

Le soir vient, l'homme qui chemine
Lance toujours la graine aux cieux
— « Paysan qui courbes l'échine
On est donc fou quand on est vieux ? »

Il me dit : « La terre m'appelle :
La mère demande à couver.
Mon grain pesant retombe en elle
Qui saura le faire lever. »

Jean Aicard.



LE FROID — LE FEU

Enfin le poêle est allumé!... Depuis hier je soufflais dans mes doigts pour les réchauffer... Le soleil se montre à peine... As-tu remarqué, grand-père, que ce matin l'herbe, les arbres semblaient saupoudrés de sucre! ..

— C'est du givre... Il y a quelques jours, nous avions sur le pré de fines gouttelettes d'eau, de la rosée; aujourd'hui, c'est cè qu'on appelle de la gelée blanche. L'humidité qui est dans l'air, et qui forme la rosée, a rencontré ce matin de l'herbe si froide qu'elle s'est

refroidie elle-même jusqu'à geler. Si le froid continue, au lieu de gouttes de pluies, nous verrons tomber de petits flocons blancs et légers qu'on prendrait pour du duvet qui vole... Ce sera la neige. L'eau de la rivière se refroidira aussi et deviendra dure comme de la pierre ; ce sera de la glace.

— Maman était bien contente d'avoir rentré toutes ses plantes ; ce matin, en voyant la terre toute blanche, elle disait qu'elles auraient pu geler : ce n'est pourtant pas de l'eau.

— Toutes les plantes, depuis le bouton d'or du fossé jusqu'au grand sapin des forêts, ont de l'eau dans leur tige, dans leurs feuilles, dans leurs racines. Et s'il fait assez froid pour que cette eau gèle, plantes et arbres meurent. Nous-mêmes, si nous restons immobiles pendant assez longtemps au froid, nous pouvons geler et mourir. Chaque hiver il y a des voyageurs perdus dans les neiges, de pauvres gens sans feu et pres-

que sans vêtement qui meurent de froid. Tout ce qui vit, hommes, bêtes, plantes, a besoin d'une certaine quantité de chaleur. Si le soleil ne nous en envoie pas assez, nous sommes obligés de faire du feu.

— Mais, grand-père, puisque nous pouvons geler, pourquoi veux-tu que j'ouvre ma fenêtre le matin et que je sorte, quand même il fait froid ?

— Sois sans crainte, mon ami ; nous ne gèlerons pas pour cela ! Il est toujours très malsain de passer la journée dans une chambre dont on n'a pas renouvelé l'air, toujours mauvais de rester enfermé une journée entière ; tandis que, en France, le froid n'est jamais assez grand pour qu'il y ait danger à s'y exposer un moment, surtout quand on marche et qu'on est suffisamment vêtu. Tu ne voudrais pas faire comme les marmottes qui passent leur hiver à dormir au fond de leur terrier tant elles sont frileuses !...

— Ces pauvres bêtes n'ont pas de feu !...

— C'est vrai ! les hommes seuls savent faire le feu et s'en servir.

— Savoir faire le feu, ce n'est pas un grand mérite ! Une allumette et une poignée de petit bois, voilà de quoi faire un feu pour se dégourdir les doigts et même rôtir des châtaignes.

— Cela te paraît simple parce que tu profites du travail de ceux qui ont vécu avant toi. Tu ne te doutes pas que si personne ne te l'avait montré, ce feu, tu te laisserais geler comme un pauvre moineau sans savoir comment te ré chauffer.

Il n'y a pas encore bien longtemps, j'étais enfant, je me le rappelle et ta grand'mère aussi, il n'était ni si simple ni si facile d'avoir du feu. On avait bien soin d'enterrer le soir quelques tisons dans la cendre pour les conserver jusqu'au lendemain. On n'avait pas d'allumettes.

— Et si les tisons étaient éteints ?...

— Il fallait se servir du briquet... J'en ai encore un vieux là, au fond du tiroir de la table, tu peux le voir.

— C'est ça, ces branches de fer ?...

— Oui, on frappait ce briquet d'acier sur une pierre dure, sur un morceau de silex ; on faisait jaillir des étincelles qui mettaient le feu à du chiffon, ou à de l'amadou, de là à du papier, de la paille, des copeaux. A force de souffler, on avait de la flamme... Aujourd'hui encore, bien loin de la France, vivent des hommes ignorants que nous appelons sauvages et qui ne savent faire le feu qu'en frottant très vite deux morceaux de bois bien secs l'un contre l'autre.

— Pourquoi n'avait-on pas d'allumettes quand tu étais petit, grand-père ?...

— Parce qu'elles n'étaient pas inventées ; il n'y a guère plus de 50 ans qu'on en fabrique.

Le feu est un de nos plus grands biens; il nous chauffe, il sert à cuire nos aliments, à préparer les métaux qui deviennent nos outils. Par le feu, l'eau se transforme en vapeur et tu sais que nous n'avons pas de meilleur aide dans nos travaux que la vapeur. Cependant c'est toujours avec une très grande prudence que nous devons nous servir du feu, car il devient parfois un ennemi; il peut détruire nos maisons, nos forêts, nos moissons, nous-mêmes...

Rien n'est plus terrible qu'un incendie. Le feu est alors un fléau.



LE CHAUFFAGE

Grand-père, d'où vient que le bois et le charbon contiennent du feu ?...

— Ils ne contiennent pas de feu, petit ; ils contiennent de la chaleur que nous leur prenons en les brûlant. Et cette chaleur ils l'ont reçue du soleil et l'ont gardée.

— Je comprendrais encore pour les arbres, mais le charbon qu'on retire de la terre ! on ne voit jamais le moindre rayon de soleil dans les mines ?...

— Ce charbon noir, dur, cette pierre a été autrefois du bois... La mine de charbon était, il y a bien longtemps, une

grande et belle forêt dont les arbres recevaient du matin au soir les chauds rayons du soleil. Tu sais déjà qu'on fait du charbon avec du bois brûlé à l'abri de l'air.

Quand tu seras un peu plus grand, nous chercherons ensemble comment ces immenses forêts qui existaient autrefois dans notre pays, sont à présent couvertes par la terre et comment ces grands arbres ont pu devenir ce charbon noir et brillant. Aujourd'hui, je puis te montrer des morceaux de charbon sur lesquels il est facile de voir des branches toutes feuillées et des feuilles avec toutes leurs ramures... Tu seras sûr que je ne te raconte pas un conte de fée, et que ces morceaux de pierres ont bien été un jour de belles branches d'arbres couvertes de feuilles vertes poussant et se chauffant au soleil.

— Et nous ne pouvons pas reprendre au bois ni au charbon la chaleur qu'ils ont gardée sans les brûler ?

— Non ; c'est précisément là le secret du feu qu'il a fallu trouver. Si nous enflammons les bûches qui sont dans la cheminée, au bout d'un moment au lieu de bois, nous avons de la chaleur, de la lumière, de la suie, des cendres et de la fumée.

— J'ai vu l'autre jour des soldats qui faisaient leur soupe en plein air ; ils se passaient bien de cheminée et de poêle...

— Les poêles, les cheminées, les fourneaux de tout genre ne sont que des instruments de chauffage, nécessaires dans nos maisons. Ils servent à diriger le feu, mais on peut en effet s'en passer. Ce qui est indispensable, c'est l'air. Si l'air ne souffle pas sur le bois ou le charbon, impossible de le faire brûler. L'air entre par les fentes des portes et des fenêtres, passe dans le poêle ou dans la cheminée, souffle le feu qu'on vient d'allumer, chasse devant lui la fumée, s'échauffe, et, devenu plus léger, il monte dans le tuyau et retourne dehors...

Si la suie ou autre chose empêche l'air de bien circuler, si la cheminée a des fentes, est mal construite, on dit que le poêle ou la cheminée ne tire pas... On a de la fumée et pas beaucoup de chaleur.

— L'autre jour la mère Jacquet ne pouvait pas faire flamber son feu... Elle avait jeté dans sa cheminée un fagot qu'elle avait rapporté de la forêt ; j'ai cru que son bois ne valait rien... il paraît que c'est la cheminée. Il ne manque pourtant pas d'air dans sa pauvre vieille maison ! Le vent y souffle de tous les côtés !

— Hélas ! ce n'est pas la faute de la cheminée ! et je crois qu'en effet la mère Jacquet n'a guère besoin de soufflet... Mais son fagot était fait de bois mort, ramassé dans les feuilles, sur la terre humide... l'eau qu'il contenait l'empêchait de brûler... feu et eau ne sont pas amis...

— Tout cet air chaud, grand-père, qui s'en va par la cheminée, c'est autant de perdu ?

— C'est vrai. Il s'en perd beaucoup moins avec les poêles. L'air de la chambre s'échauffe autour du tuyau; c'est donc un chauffage plus économique; mais il est moins sain, précisément parce que l'air ne circule pas aussi bien et il faut avoir soin d'ouvrir de temps en temps une porte ou une fenêtre pour le renouveler.

— Pourquoi ne fait-on plus de ces immenses cheminées comme celle que tu m'as montrée au château de Montfort ?

— Parce qu'elles chauffaient fort mal, bien qu'on pût y mettre presque un arbre entier... Il faut de l'air au feu, mais pas trop n'en faut. Nous faisons les cheminées petites et le plus souvent nous mettons au haut, dehors, un pot pour en rétrécir l'entrée et empêcher que le vent ne s'y engouffre. Le feu, placé entre l'air qui veut monter et celui qui veut descendre, s'éteint après avoir enfumé ceux qui grelottent au coin du foyer.



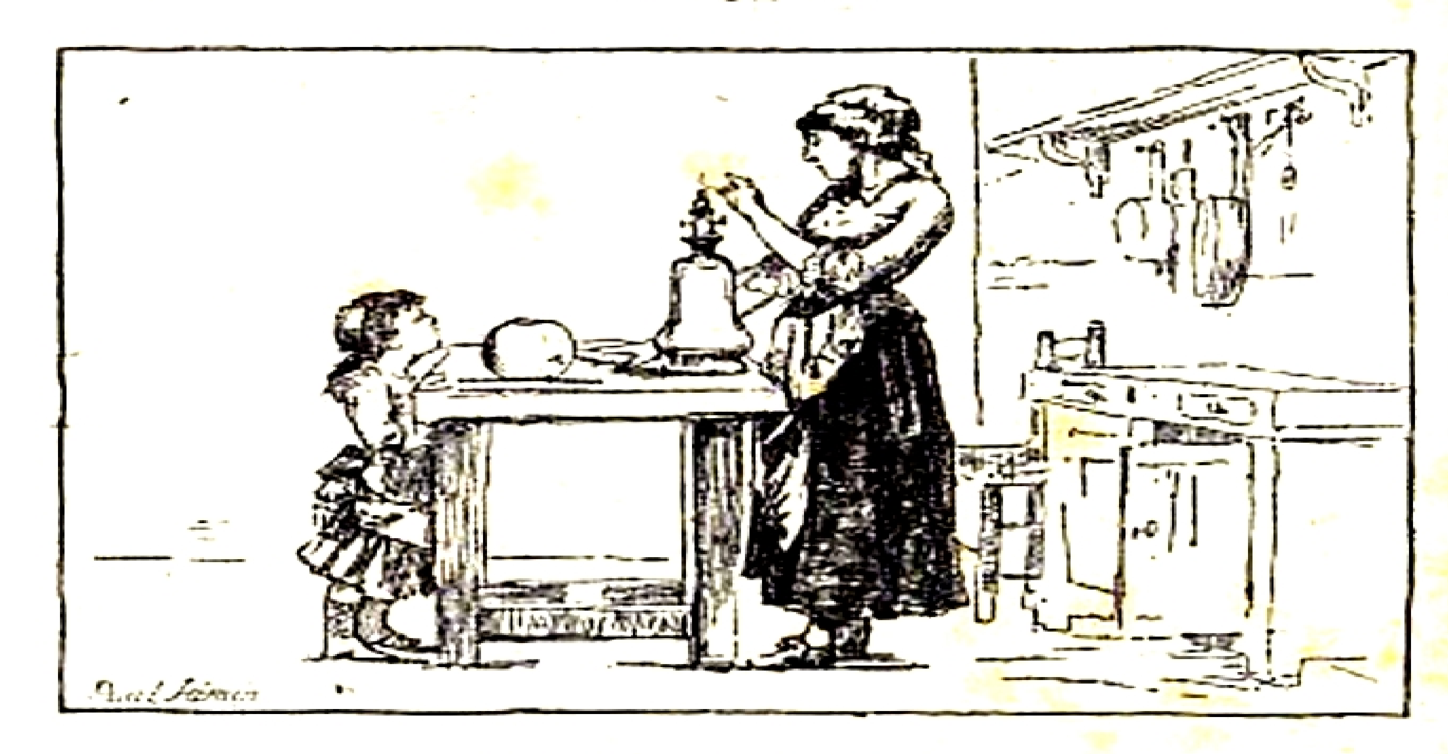
LA CHATAIGNE

La bonne compagne d'hiver,
Ne l'oublions pas, la châtaigne,
Qui s'en vient dès que le froid règne
Mourir vive près du feu clair.

La montagne aux villes l'envoie,
Nos petits montagnards noircis,
Oiseaux d'hiver moitié transis,
La vendent comme un pain de joie.

Et que d'écoliers en chemin,
Attardés et prêts aux reproches,
Sur les châtaignes, dans leurs poches,
Font chaud à leurs petites mains.

Jean Aicard.



L'ÉCLAIRAGE

Les jours sont courts ; il fait nuit de bonne heure... Le matin on s'habille à l'aveuglette, mais le soir on allume la lampe. Que ferait-on toute une soirée sans rien voir !

Il y a bien quelquefois un beau clair de lune... Mais ce n'est que deux ou trois jours par mois, quand la lune est dans son plein et qu'elle apparaît toute ronde ; encore cette douce lumière blanche ne nous suffit pas pour travailler... Quant aux étoiles qui sont aussi grosses que notre soleil et pourraient tout aussi

bien nous éclairer, elles sont si loin qu'elles semblent comme autant de veilleuses au ciel...

Nous sommes donc heureux de pouvoir remplacer la lumière du soleil. Dans nos maisons, nous avons des lampes, des bougies, des chandelles.

Dans les rues, impossible de s'éclairer avec une chandelle ! Le vent l'éteindrait. Aussi, de loin en loin, on place de grosses lanternes, des réverbères, dans lesquels on brûle du gaz.

Ce sont seulement les rues des villes qui sont éclairées au gaz. A la campagne les chemins sont tout noirs, et, pour aller veiller chez ses voisins, chacun prend à la main une lanterne, de peur de s'égarer dans l'obscurité.

Sur l'eau, les radeaux, les bateaux ont aussi des lanternes, quelquefois des torches faites de résine et d'étoupes et qui brûlent au grand air.

Les grands bateaux, les navires qui voyagent sur mer ont tout au haut de

leurs mâts de grosses lanternes à verres de couleur... Cela s'appelle *les feux;* c'est pour empêcher les bateaux de se rencontrer, de se heurter...

Les routes ne sont pas tracées sur l'eau comme sur la terre; il n'y a pas de fossés, de bornes, de poteaux, d'arbres qui les limitent; si bien que dans les nuits noires et par les mauvais temps, les bateaux pourraient en approchant la côte arriver droit sur les rochers. De distance en distance, sur le bord de la terre, sont bâties de hautes tours, surmontées d'une immense lanterne dont la lumière se voit à plus de 40 lieues en mer... Ce sont les phares.

La chandelle, c'est du suif figé autour d'une mèche de coton tordue. On allume la mèche, la chaleur faisant fondre le suif, la mèche s'en imbibe et nous éclaire en brûlant. La chandelle coule et sent mauvais; il faut souvent la moucher, c'est-à dire rogner la mèche.

La bougie est faite avec une partie

du suif dure et blanche qu'on appelle stéarine. La mèche est en coton tressé serré. La bougie éclaire mieux que la chandelle. Il n'y a pas encore 60 ans qu'on en fabrique.

Les cierges sont faits avec la cire que fournissent les abeilles.

On place chandelles, bougies et cierges dans des chandeliers.

Voilà une lampe... Il y en a de bien des formes. Toutes servent à contenir l'huile que nous brûlons pour nous éclairer.

L'huile se retire de certains fruits, l'olive, la noix, la noisette... de certaines graines, le colza, la navette, le lin, l'œillette... C'est surtout l'huile de colza qu'on emploie pour l'éclairage. Une mèche de coton trempe dans de l'huile, s'en imbibe et, en brûlant, nous donne la lumière.

Il y a bien longtemps que les hommes se servent d'huile pour s'éclairer, mais les anciennes lampes ne ressemblaient

pas aux nôtres. Celles qui ont une cheminée en verre éclairent mieux, ne répandent pas de mauvaise odeur, à condition que l'air y circule bien. L'abat-jour empêche que la lumière ne fatigue les yeux.

Depuis environ 15 ans nous usons de grandes quantités de pétrole ou huile de pierre. C'est en Amérique que sont les réservoirs, les sources de cette huile. Elle suinte d'une pierre appelée schiste, et en si grande abondance, que certains puits en fournissent des milliers de tonneaux.

Le pétrole n'est pas gras comme l'huile des plantes, et, même sans brûler, il répand une odeur assez forte. Il s'enflamme beaucoup plus facilement que l'huile ; il faut donc une grande prudence, une grande attention, quand on fait usage d'une lampe à pétrole.

Dans le midi de la France, le long de l'Océan, on s'éclaire avec de la résine ; on la retire des pins qui sont plantés sur

la côte, dans les Landes, pour retenir les sables de la mer. On fait de la chandelle de résine.

Les plantes, les bêtes, l'homme ont besoin de la lumière du soleil pour vivre en bonne santé.



LE JOUR DE L'AN

JEAN. — J'ai déjà vu 6 fois le jour de l'an ; ce matin je me suis levé de bonne heure, il ne faisait pas encore clair. Je voulais surprendre papa et maman et leur souhaiter le premier la bonne année.

Une année toute entière, c'est bien long ! 365 jours...

Pourquoi ce nombre plutôt que 300 ou 400 ?... Le sais-tu, Marie ?

MARIE. — Oui, mais tu es trop petit pour le comprendre.

J. — Dis-le-moi tout de même, je t'écouterai bien...

M. — D'abord, sais-tu que la Terre est ronde?

J. — Quelle terre?

M. — La Terre que nous habitons.

J. — Tu dis cela pour que je ne comprenne pas! Nous habitons Montagny, nous habitons ce logement... nous n'habitons pas la terre...

M. — Écoute un peu... Notre maison et toutes celles de Montagny sont bâties sur la Terre... Tu vois un morceau de cette Terre dans la cour... Quand nous allons nous promener hors de notre petite ville, nous voyons des champs, *de la terre*. Si nous marchons longtemps, nous arrivons à un village, à Chantenay. Tu te souviens que nous y sommes allés aux vacances; là, les maisons sont bâties *sur la terre;* derrière Chantenay, tu as vu une forêt, les arbres sont plantés *dans la terre;* la route, *c'est de la terre...* Au delà de la forêt, il y a d'autres villa-

ges... puis, plus loin, la grande ville de Chaumont. Plus loin encore des champs, des villages, des villes... C'est *toujours la terre*... Et si nous marchions pendant des semaines et des mois, nous verrions *toujours la terre*... Nous serions sûrement obligés de traverser des ruisseaux, des rivières... Mais les ruisseaux et les rivières coulent *sur la terre*. Ce sont des chemins creux où coule l'eau... Un beau jour nous arriverions au bord de la mer. Là, aussi loin que nous pourrions voir, il n'y aurait que de l'eau.

J. — Ce serait le bout de la terre?...

M. — Non; la mer est bien large, mais avec un bateau on la traverse, on arrive à l'autre bord, on retrouve la terre... La mer est bien profonde, mais des plongeurs sont allés jusqu'au fond, et le fond, c'est de la terre... La mer, c'est de l'eau qui couvre un très grand morceau de la terre.

J. — Jusqu'où faut-il donc aller pour arriver au bout *de la terre?*

M. — Donne-moi ton ballon. Nous allons placer ici un pain à cacheter rouge, et, avec ton doigt, tu vas aller toujours droit devant toi... jusqu'au bout.

J. — Je ne trouve point de bout; je suis revenu au pain à cacheter... j'ai fait tout le tour.

M. — Eh bien, si nous marchions toujours en allant droit devant nous, nous finirions par revenir à Montagny, parce que la Terre est ronde... C'est sur une immense boule de terre que sont bâties les villes et les villages, que circulent rivières et océans... et cette boule, on l'appelle la Terre...

Veux-tu lâcher ton ballon dans l'air?

J. — Il est tout neuf, laisse-le-moi tenir par la ficelle.

M. — Soit. — La Terre est dans l'air comme ton ballon, mais sans la ficelle. Et elle ne reste pas à la même place... elle tourne, sans jamais s'arrêter, autour d'une autre boule bien plus grosse qui la chauffe et qui l'éclaire : on l'appelle...



CHANT DU GRILLON

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !
Dans mon palais tout noir de suie,
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu rêvant.

Du fond de ma cellule noire,
Quand Berthe vous conte une histoire,
Le Chaperon ou l'*Oiseau bleu,*
C'est moi qui soutiens sa mémoire,
C'est moi qui fais taire le feu.

Pendant la nuit et la journée,
Je chante sous la cheminée ;
Dans mon langage de grillon

J'ai, des rebuts de son aînée,
Souvent consolé Cendrillon.

Le renard glapit dans la neige ;
Le loup, hurlant de faim, assiège
La ferme au milieu des grands bois ,
Décembre met, avec sa neige,
Des chemises blanches aux toits.

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !
Dans mon palais tout noir de suie,
Je ris de la pluie et du vent ;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu rêvant.

Théophile Gautier.



LE PELOTON DE LAINE

Brrr !... il fait froid... Il a neigé toute la nuit... Les vitres sont couvertes de petites fleurs de glace... la bise souffle. C'est le moment de porter les chauds vêtements de laine.

Louise est à la maison, c'est jeudi ; elle n'a pas envie d'aller jouer dans la cour par ce temps. Elle tâche d'aider sa mère qui a beaucoup à coudre... elle lui fait ses commissions.

— Va me chercher mon peloton de laine grise, que j'ai laissé dans mon autre corbeille, fillette...

Voilà Louise bien embarrassée : il y a deux pelotons gris... l'un mou, doux au toucher, l'autre plus ferme, un peu raide et piquant... sûrement ce ne sont pas des fils de même espèce... l'un doit être de la laine, l'autre, du coton... Elle les passe sur sa joue... A tout hasard, Louise apporte celui qui a des petits poils piquants...

— Maman, il y avait un autre peloton gris...

— C'est bien celui-là; je vais raccommoder les chaussettes de ton père... L'autre est un peloton de coton à repriser.

— J'ai failli me tromper.

— Eh bien! pour être plus sûre une autre fois, cherche dans la chambre tout ce qui ressemble au peloton de laine.

Louise dévide une aiguillée de laine, la passe dans ses doigts, puis l'approche d'un gilet de flanelle qui est sur la chaise de sa mère pour le raccommodage.

— Maman, je suis sûre que cette étoffe est en laine... ta robe aussi... *je sens*

qu'elle est en laine.

— En effet, ma robe est en mérinos.

— Mon tablier... il n'est pas en laine, il doit être en coton... Mon jupon... oh! il a des petits poils piquants tout comme ton peloton; il est en laine et ma robe aussi... Je ne vois plus rien.

— Et la descente de lit, en quoi penses-tu qu'elle soit?.. Et le tapis de la table?.. Et si tu ouvres la porte du cabinet, que d'autres choses en laine!...

— Oui, j'ai trouvé... la veste de Jacques... le chapeau de papa...

— Ah! non; te voilà prise... ce chapeau est en feutre. Tu entends souvent les chiffonniers qui crient : peaux de lièvres! peaux de lapins! pour annoncer qu'ils en achètent. On coupe les poils de ces peaux et, au lieu de les tisser comme les fils de laine ou de coton, on les bat, on les presse, on les mêle, on les embrouille jusqu'à ce qu'ils forment cette espèce d'étoffe dont on fait les chapeaux.

— Je la regarderais longtemps avant de reconnaître une peau de lapin!

— Ma robe ne ressemble pas beaucoup plus à la toison d'un mouton, ton tablier à la bourre du cotonnier, le ruban qui attache tes cheveux au cocon du ver à soie. Nous transformons toutes ces choses, c'est en cela que consiste l'industrie...

— Est-ce vrai, maman, qu'il y a des sauvages qui n'ont pas de vêtements ?...

— Il y a des hommes, en effet, qui habitent des pays où il fait chaud d'un bout de l'année à l'autre; ils n'ont pas besoin, comme nous, d'habits d'été, d'habits d'hiver. Dans les pays froids, les sauvages, bien qu'ils n'aient ni fileuses, ni tisserands, trouvent le moyen de s'habiller. Ils se font des vêtements de peaux de bête, ce qui est très chaud, très solide, surtout si l'on prend la peau d'hiver.

— Comment?

— Le poil des bêtes est beaucoup plus épais l'hiver que l'été; tu n'as qu'à

regarder Minou, vois comme il est plus fourré que pendant les chaleurs.

— Sont-elles heureuses, ces bêtes, d'être habillées à chaque changement de saison, sans s'en occuper!...

— C'est la nature en effet qui se charge de les vêtir selon leurs besoins. Nous, nous avons l'intelligence et l'adresse. Nous pouvons nous faire des vêtements variés selon les pays que nous habitons, le travail que nous faisons... L'animal ne peut pas choisir.



AU MARCHE

Maman m'a emmené ce matin au marché. Si tu avais vu, grand-père, ces montagnes de choux et de carottes, ces sacs de pommes de terre, ces amas de pommes, de châtaignes, ces tas de navets, de chaînes d'oignons, d'ail, ces centaines de bottes de poireaux, de salsifis, ces rangées de corbeilles d'oseille, ces monceaux de salade, et les choux-fleurs, et les céleris, tu aurais cru que jamais il n'y aurait assez d'acheteurs... Eh bien! à midi, il ne restait presque plus rien. Il est très beau, notre marché neuf, bien

couvert, bien aéré... toutes les marchandises rangées par espèce... Aussi, il y avait une foule !...

— Dis-moi un peu, comment est-il organisé ?...

— A l'entrée sont les légumes secs : pois, haricots, lentilles ; un peu plus loin, les fruits ; après, les marchandes d'œufs, de beurre et de fromage... Je ne me serais jamais imaginé qu'il y eût tant d'espèces de fromages !... C'est à croire que chaque pays a le sien : Gruyère, Roquefort, Brie, Bourgogne, Camembert, Port-Salut, fromages de Troyes, du Cantal, de Langres, de Gex, des fromages de chèvre du Mâconnais, de la Savoie, du Mont-d'Or... C'est toute une géographie que ces fromages !...

Au fond, sont les marchandes de volaille. Elles avaient de gros poulets blancs, bien plumés, bien troussés, puis des chapons du Mans et de la Flèche, des poulardes de la Bresse toutes rondes de graisse... des pigeons, des canards,

des oies, des dindes... même des pintades avec leurs plumes grises toutes tachetées de blanc. D'autres vendaient du gibier : lièvre, lapin de garenne, perdrix, alouettes, grives, cailles, faisans au beau plumage... C'était pitié de voir ces jolies bêtes, poil et plume, comme disent les chasseurs, pendues par la tête aux crochets de l'étal.

Dans une allée de côté sont les poissons : poissons de mer et poissons d'eau douce. Chaque marchande a une table en marbre blanc. J'ai vu des raies larges et plates, des anguilles énormes, longues comme la table, des turbots, des soles, des quantités de harengs frais... ils n'étaient pas chers ; maman en a acheté 8 pour quinze sous... et des grondins roses, et des saumons argentés, et des maquereaux verts et bleus... et des langoustes brunes piquées de rouge et de bleu... Puis les coquillages, des huîtres, des moules, des clovisses...

Les poissons de rivière étaient tous

vivants dans des auges pleines d'eau : c'étaient des brochets, des carpes dorées, des perches...

Je ne peux pas te dire tout ce qu'il y avait dans ce marché !... bien sûr de quoi nourrir toute la ville pendant 8 jours !...

— Je crois que nous aurions tous l'estomac creux au huitième jour !... d'autant que le meilleur de tous les aliments, le plus indispensable pour nous, le pain, ne se trouve guère au marché. Et que de choses presque nécessaires manqueraient encore !

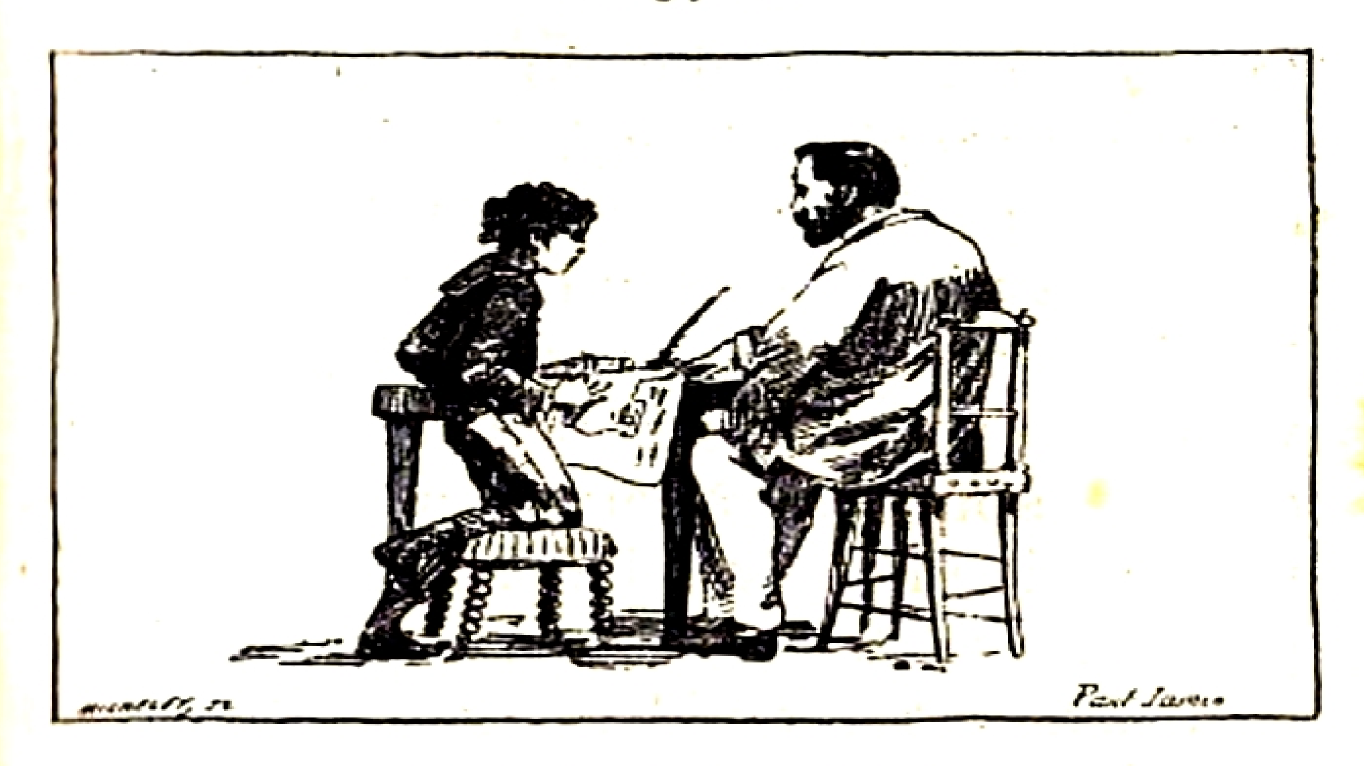
Il y avait, je suppose, bon nombre de bouchers, bien approvisionnés de bœuf, de veau et de mouton ; quelques charcutiers avec du porc frais, salé ou fumé... mais si nous n'avions ni sel ni poivre, ni huile ni vinaigre, ni café ni sucre, ni même chocolat, riz, semoule, vermicelle, macaroni et pruneaux, je connais bien des gens qui feraient la grimace !... Le monde entier est occupé à produire

notre nourriture, les trois quarts des hommes travaillent à la préparer.

Le laboureur sème le blé pour que nous ayons du pain; c'est au vigneron que nous devons le vin; le maraîcher, d'un bout de l'année à l'autre, arrose, sarcle, pioche, et nous apporte ses légumes... Il y a des champs d'oliviers d'où nous tirons l'huile, des champs de betteraves qui nous fournissent le sucre... des plaines inondées où l'on récolte le riz... Le berger conduit ses troupeaux au champ pour que l'herbe devienne viande; le pêcheur s'expose à la mort pour aller, dans sa barque, pêcher les poissons de la mer; des matelots s'éloignent chaque jour de la France et vont chercher aux Indes, les épices, en Amérique, le café, le sucre de canne, les liqueurs, et le cacao qui, broyé en poudre, fera le chocolat!...

— Puisque toute la terre nous envoie des provisions, nous ne pouvons pas avoir peur de la famine...

— Ces provisions, mon ami, ne sont pourtant pas inépuisables. Il y a 14 ans, les Prussiens, nos ennemis, voulurent prendre Paris. Ils entourèrent la ville, et personne ne put plus entrer ni sortir... Au bout de quelques semaines, les Parisiens n'avaient presque plus rien à manger; cependant ils refusèrent d'ouvrir leurs portes!... On tua les chevaux, les chiens, les chats, les rats... on balaya les greniers pour y trouver un reste de farine... le pain manquait! Beaucoup de femmes et d'enfants moururent durant ce terrible siège!... Après plusieurs mois de souffrance, il fallut laisser entrer les Allemands; ce fut une triste journée!... On envoya de tous côtés des vivres aux Parisiens, qui avaient montré un bien grand courage; car, tu le sais : ventre affamé n'a pas d'oreilles...



NOTRE MAISON

— Quand est-ce que nous déménagerons pour aller habiter notre nouvelle maison, papa?

— Oh! pas de sitôt.

— Mais le jardin est déjà tracé, il y a déjà des arbres.

— J'ai fait planter les arbres en automne pour qu'ils aient repris racine et poussent au printemps. Demain, on commence à enlever la terre, à creuser les fondations.

— Pourquoi fait-on ces fondations?...

— Tu as vu, jeudi, comme ton châ-

teau de cartes a dégringolé quand ton frère a remué la table? Je n'ai pas envie qu'il en arrive autant à notre maison; on ne la posera pas sur la terre comme la niche de Médor, on la plantera... On va commencer les murs dans la terre, et, bien soutenus à leur base, ils s'élèveront solidement en l'air. J'ai fait venir pour cela de bonne meulière, une pierre percée de trous, solide, dure, qui ne prend pas l'humidité; le reste des murailles sera en pierre calcaire blanche, pas trop dure et qui se taille et se travaille facilement.

— Je voudrais déjà la voir, notre maison!

— Veux-tu que je te la montre?

— Puisqu'elle n'existe pas!...

— Le plan existe. Quand ta maman taille un corsage, elle ne coupe pas son étoffe à tort et à travers, elle a un patron en papier, un modèle qu'elle suit. Eh bien! j'ai un modèle de notre maison. Je ne veux pas laisser les maçons faire un

mur ici, un mur là, comme bon leur semble, sans savoir où l'on placera l'escalier, quelle grandeur auront les chambres, les fenêtres...

J'ai dit à un architecte comment je voulais que fût notre maison, combien je voulais dépenser; je lui ai fait visiter le terrain; il l'a mesuré et a fait un plan, un dessin qui indique la forme, les divisions et les parties de la maison... le voici.

Tu peux voir qu'il y aura 4 pièces au rez-de-chaussée.

— Pourquoi n'avances-tu pas ta maison autant que celle du voisin?

— Parce que je suis obligé de suivre l'alignement de la rue. La maison du voisin est très ancienne et autrefois la rue était beaucoup plus étroite; d'ailleurs on n'y regardait pas de si près... chacun tâchait de gagner un peu de terrain sur la rue; souvent le premier étage avançait sur le rez-de-chaussée, et le second avançait à son tour sur

le premier... Le propriétaire d'en face ne manquait pas d'en faire autant, si bien que la rue allait toujours en se rétrécissant par le haut. On voit encore beaucoup de ces vieilles maisons. A présent, aucune façade ne doit empiéter sur la rue.

— Elle va être tout en pierres?

— Les murs extérieurs seront en pierre, les séparations de l'intérieur seront en briques, mais il entrera encore d'autres matériaux : du plâtre d'abord pour tous les enduits; du bois pour la charpente; si la maison était grande, à 5 ou 6 étages, j'aurais commandé la la charpente en fer. Il faudra du zinc pour les gouttières, du fer pour les serrures et les gonds, la clouterie... du cuivre dans maint endroit, et du verre, et des carreaux de terre cuite pour l'entrée et la cuisine, et de la peinture, que sais-je?...

— Et le toit, sera-t-il couvert en tuiles ou en ardoises? J'aime mieux l'ardoise.

— Moi aussi, parce que c'est plus léger et plus solide, mais cela coûte plus cher.

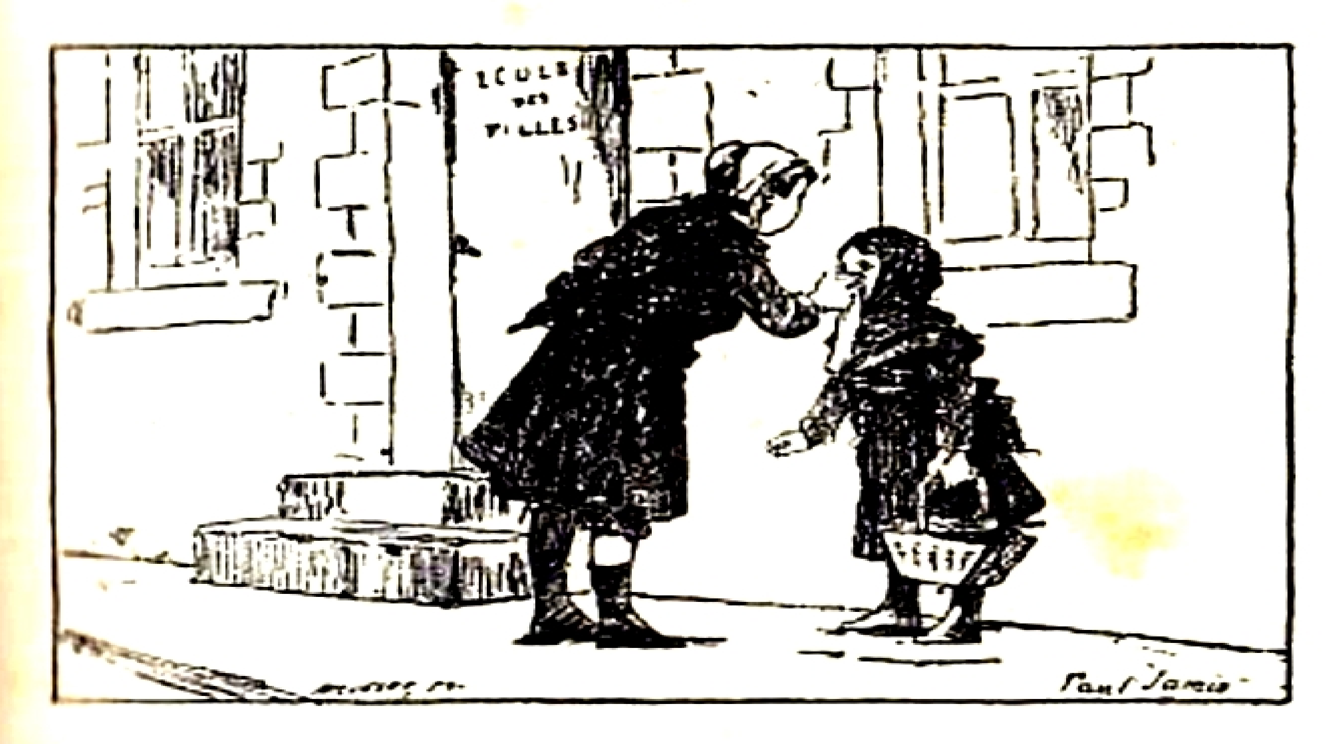
— J'ai lu une histoire où l'on parlait de maisons à toits plats, en terrasse; ce serait si amusant si le nôtre était comme cela et si nous pouvions nous promener là-haut!...

— Ces toits plats, mon ami, sont bons pour les pays chauds, où il pleut très rarement et où il ne neige jamais... Ce n'est pas par caprice que chaque contrée donne une forme particulière à ses maisons : nos toits sont inclinés pour l'écoulement de la pluie et de la neige. Plus on va vers le nord, plus les toits sont pointus; plus on descend du côté de la Méditerranée, plus les toits s'aplatissent, et, enfin, en Corse, en Algérie, ils sont souvent tout à fait plats.

— Pourquoi as-tu choisi ce terrain plutôt que celui qui est en face?

— Parce que je voulais que la maison fût orientée au soleil levant; c'est

la meilleure exposition. Nous devons rendre notre habitation aussi saine et aussi commode que possible : elle ne sert pas seulement à nous abriter, nous y dormons, nous y travaillons, nous y prenons nos repas, la famille s'y réunit. Le nid des oiseaux n'est qu'un berceau pour les petits : notre habitation, c'est *notre chez nous, nous y vivons;* il faut qu'il y ait place pour les petits et les grands, les jeunes et les vieux; que l'air et le soleil y pénètrent, que nous y trouvions le calme et l'ordre, nécessaires au repos comme au travail.



DANS LA RUE

Les deux petites sont en deuil
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
De l'école primaire.

Elle inspecte dans le panier
Les tartines de confiture
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitouffle,
L'aînée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : Souffle.

COPPÉE.



LE CHANT DES BUCHERONS

Voici les bûcherons, les francs coupeurs de chênes !
Par la neige ou la pluie ils font leur dur métier ;
Dès que le jour commence, en route ! Le gibier
Ne rôde pas plus qu'eux dans les forêts lointaines ;
Leurs jarrets sont de fer, leurs muscles sont d'acier,
Voici les bûcherons, les francs coupeurs de chênes !

L'arbre, dans le taillis comme un géant campé,
Au-dessus du chemin dressait sa grande taille ;
Son tronc large et noueux semblait une muraille…
Dans l'herbe le voilà gisant… Qui l'a frappé ?…
Ce sont les bûcherons ; ils ont, comme une paille,
Brisé l'arbre géant dans le taillis campé.

Qui nourrit de charbon la fournaise béante
Où l'on coule la fonte, où l'on coule le fer ?

Qui fournit leurs grands mâts aux vaisseaux de la mer?
Qui donne à la maison sa porte et sa charpente?
Qui fait luire dans l'âtre un soleil en hiver
Et nourrit de charbon la fournaise béante?

Ce sont les bûcherons. — Leur bras n'est jamais las.
Parfois quand la forêt, de brouillards imprégnée,
Fait silence l'hiver, le bruit d'une cognée
Ou d'un chêne qui roule et tombe avec fracas
Retentit dans le fond d'une courbe éloignée...
Ce sont les bûcherons; leur bras n'est jamais las.

Honneur aux bûcherons, aux francs coupeurs de chênes!
Ils n'ont pas sitôt mis le pied hors du taillis,
Qu'ils se sentent le cœur pris du mal du pays.
Au bois est leur patrie, au bois sont leurs domaines;
Leurs fils y grandiront près des pères vieillis,
Les fils des bûcherons, des francs coupeurs de chênes!

André Theuriet.



LA PLUIE

Le ciel est gris ! Il fait sombre... Il pleut !...

Depuis trois jours le vent d'ouest soufflait...

D'où vient toute cette eau ? Du ciel, des nuages...

Mais qui l'a portée aux nuages ? Comment ces gouttes d'eau sont-elles montées si haut ? Autrefois elles étaient toutes ensemble, coulant dans la mer, dans les rivières... Le soleil a chauffé l'eau des rivières et des mers jusqu'à ce qu'elle se soit élevée en vapeur

comme fait l'eau de la marmite sur le poêle... comme elle s'échappe d'un linge mouillé qu'on approche du feu... Cette vapeur monte parce qu'elle est plus légère que l'eau... Elle s'amasse au-dessus de nous... elle se refroidit, redevient de très fines gouttelettes d'eau qui forment les nuages moutonneux. Ces nuages sont poussés à travers le ciel par le vent... Ils s'allongent, s'avancent, changent sans cesse de forme, se rapprochent... ils tombent en pluie...

Que va devenir cette eau ?... Elle arrose les plantes, elle s'imbibe dans la terre, la pénètre.

Il pleut toujours... la terre trop mouillée ne peut plus boire l'eau qui tombe... Du haut de la montagne coule un ruisselet... puis quatre, cinq filets se croisent, se réunissent, creusent un lit... c'est un ruisseau. Tout le long de la montagne, la terre s'égoutte, l'eau suinte de partout, creusant, rongeant sur son passage... des sources jaillis-

sent... c'est l'eau prisonnière qui pour s'échapper a soulevé la terre... L'eau n'est pas une paresseuse : quand elle peut trouver une fente, un point à nos yeux invisible, elle se hâte de fuir, de descendre la montagne... ce n'est que dans les creux du sol qu'elle s'arrête... A nouveau enfermée, elle devient immobile et se laisse boire par le soleil... mais si, torrent ou ruisseau, elle peut arriver jusqu'à la rivière qui coule dans la plaine, elle se joint à elle, règle sa marche sur la sienne, se confond en elle et ainsi est entraînée jusqu'à la mer... Va-t-elle trouver là le repos ?... Le soleil, lui non plus, ne s'arrête ni se lasse; c'est tous les jours qu'il chauffe la terre; tous les jours il pompe, il aspire l'eau de la mer qui s'évapore, remonte former des nuages pour retomber en pluie, en neige, en grêle... et toujours de même.

L'air garde tout auprès de nous de

la vapeur... quand il en contient beaucoup, on dit qu'il est humide; si l'air humide se refroidit, la vapeur redevient bien vite fines gouttelettes et nous avons les brouillards... qui sont chose triste et malsaine.

L'humidité de l'air peut également se transformer en rosée. Au printemps et en automne, l'herbe est souvent mouillée matin et soir comme après une bonne pluie. Cependant il fait beau, l'air même est tiède... Mais la terre est moins chaude que l'air et le refroidit à la plus légère approche...

La vapeur se rassemble, se presse et devient la rosée...

L'eau est nécessaire à notre vie. Il existe des régions où il ne pleut jamais; elles sont stériles, inhabitables pour l'homme, ce sont les déserts. La France est bien arrosée, c'est une contrée fertile.

Il pleut beaucoup plus dans l'ouest

de la France, sur toute la côte de l'Océan, que dans l'est.

L'eau qui reste sur le sol, l'eau des mares, des marais, des étangs... est malsaine.



LA FLUTE

Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau,
Aussi je végétais si frêle, qu'un oiseau
En se posant sur moi pouvait briser ma vie ;
Maintenant je suis flûte et l'on me porte envie.
Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais
Un matin en passant m'arracha du marais,
De mon cœur qu'il vida fit un tuyau sonore,
Le mit sécher un an, puis, le perçant encore,
Il y fixa la gamme avec huit trous égaux ;
Et depuis quand sa lèvre aux souffles musicaux
Éveille les chansons au creux de mon silence
Je tressaille, je vibre, et la note s'élance.

J. RICHEPIN.



LA CARPE ET LES CARPILLONS

C'était au printemps. Depuis plusieurs semaines déjà, l'air était doux, le soleil chaud; l'herbe des prairies verdissait; les feuilles pointaient, les bourgeons étaient gonflés à éclater; ils s'entr'ouvaient;.. les grappes de lilas se coloraient... encore quelques jours tout serait en fleurs... La neige qui s'était amassée sur la montagne pendant l'hiver fondait, s'écoulait par torrents ou se détachait par blocs qui roulaient jusqu'à la vallée, ici entraînant une cabane, là déracinant un

arbre, et grossissant la rivière en achevant de fondre.

Les glaçons des dernières gelées fondaient aussi ; par-dessus tout cela vint la pluie : des averses incessantes... Il tomba tant d'eau du ciel, tant d'eau des montagnes, que le lit de la rivière ne put plus la contenir; elle se répandit sur les bords, puis s'étendit dans la plaine et couvrit les prairies qui longent les rives... C'était l'inondation! Quelles belles promenades pour les poissons! quelle fête! Ils n'ont pas à craindre le pêcheur à la ligne qui ne vient plus aux abords du pont jeter l'hameçon! L'eau est trouble, elle monte toujours.

Une bande de jeunes carpillons nageait à fleur d'eau et d'un bord à l'autre, comme si filets et pêcheurs avaient pour toujours disparu... Une vieille carpe prudente et rusée qui bien des fois avait échappé au danger et qui en connaissait long sur la rivière, voulut les avertir : Côtoyez moins le bord, leur

disait-elle; restez dans le lit de la rivière; là, nous sommes en sûreté... Suivez le fond, croyez-moi...

— Vieille radoteuse, répondirent les carpillons! Ne vois-tu pas que nous sommes les maîtres du monde, que l'eau couvre toute la terre?.. Ne faut-il pas que nous visitions nos nouvelles demeures?... Reste dans l'étroite rivière, toi qui es vieille et peureuse... Tu as passé l'âge des voyages...

Au bout de quelques jours, cependant, la pluie cessa, les torrents presque desséchés n'envoyèrent plus d'eau à la rivière qui peu à peu se retira :

— Mes enfants, voilà le moment du danger, dit la vieille carpe; les hommes vont accourir avec leurs filets... revenez auprès de moi, tout au fond de la rivière... J'en ai tant vu périr d'imprudents comme vous! Suivez le fil de l'eau... — Tu dis toujours même chanson, lui répondirent les carpillons!

L'eau baissait rapidement... quelques

flaques restaient isolées dans les plis de terrains, dans les affaissements du sol... Un beau jour, nos voyageurs se trouvèrent ainsi séparés de la rivière... comme le monde était petit !

D'un tour de queue et de deux coups de nageoires, ils atteignaient les bords de leur Océan ! Ils ne comprenaient pas encore leur malheur !.. Un marinier qui s'en allait amarrer ses bateaux, de peur que la rapidité du courant ne les entraînât, avait à tout hasard pris une trouble, pour s'il rencontrait quelque poisson égaré... Il vit les carpillons, les prit et le soir même ils étaient frits...

Le poisson est une grande ressource pour notre nourriture. Tous les ans d'immenses bandes de harengs et de sardines de plusieurs mètres d'épaisseurs viennent le long des côtes de France. Des pêcheurs attendent ce passage et avec leurs filets en prennent de grandes quantités. Ces poissons ne peuvent pas tous être mangés frais ; on

en sale, on en fume, on en conserve dans l'huile et on les envoie dans les pays qui sont loin de la mer. Tous les jours des pêcheurs profitent du moment où la mer s'éloigne de la côte pour aller au large, dans leurs barques, pêcher; la mer les ramène, c'est-à-dire que la mer revient en montant jusqu'à la côte d'où elle s'est retirée, 12 heures auparavant. Deux fois par jour, la mer s'éloigne de la côte et deux fois par jour elle s'en rapproche... Ce double mouvement s'appelle la marée; de là, on donne le nom de marée au poisson pêché en mer.

Les rivières et les lacs sont également peuplés de poissons. Nous en élevons dans les étangs, sortes de grands réservoirs qu'on peut dessécher à volonté. On place dans l'étang beaucoup de jeunes poissons, du frétin; les uns servent de nourriture aux autres; au bout de quelques années, on fait écouler l'eau et l'on prend le poisson sans peine.



LE JARDINIER

Donne-moi la bêche à porter, papa?

— Non, elle est trop lourde pour toi; prends le cordeau.

— Qu'est-ce que tu as planté aujourd'hui?

— Pas grand'chose! j'ai taillé des pommiers, des poiriers...

— Oh! tu as coupé ces belles fleurs de pommiers! C'est dommage!

— Les arbres que j'ai taillés n'étaient encore qu'en boutons; sais-tu ce qui arriverait si nous laissions toutes les fleurs aux arbres?

— Beaucoup de pommes et beaucoup de poires, puisque les fruits ne poussent qu'après les fleurs, et que chaque fleur est un fruit en espérance.

— Tu as raison, chaque fleur nous promet un fruit, mais un arbre qui porterait autant de pommes que de fleurs, donnerait d'abord de très petites pommes et ne tarderait pas à mourir, parce qu'il perdrait plus de force qu'il n'en reçoit... J'ai donc coupé beaucoup de boutons; j'ai laissé ce que l'arbre peut nourrir sans s'appauvrir.

— Comment as-tu fait pour tailler les grands arbres?

— Les arbres à plein vent, qui poussent une tête ronde au haut d'un tronc? Ceux-là, on ne les taille pas; le vent qui souffle à travers les branches se charge de faire tomber bourgeons, fleurs et fruits.

— As-tu taillé l'abricotier qui est le long du mur?

— Certainement, et j'ai attaché les

nouvelles branches au treillage, comme l'on fait pour les arbres en espalier. J'espère bien qu'il nous donnera de gros abricots cette année.

— Pourquoi as-tu emporté ton cordeau? Ta serpette et ton sécateur suffisaient.

— C'est vrai, mais j'ai redressé les allées, et je comptais avoir le temps de planter des laitues.

— Pour de la salade, ce n'est vraiment pas la peine de faire tant de symétrie !

— Tu crois! Bien que le coup d'œil, l'aspect agréable, soit beaucoup, c'est surtout afin d'assurer à chaque plant l'espace de terre nécessaire à sa nourriture que j'aligne et entrecroise mes choux et mes laitues.

— C'est demain jeudi : veux-tu que je t'aide?

— Hum! Pour remuer la terre tant bien que mal, tu en sais assez, mais pour planter, c'est grave! Songe que si

tu brises ou même si tu froisses la racine de mes jeunes plants, si tu ne fais pas le trou assez profond, si tu ne presses pas bien la terre au pied, ma laitue ne poussera pas !...

— Eh ! bien je porterai tes outils ; je t'aiderai à tendre le cordeau, je vaux bien un piquet !

— A ces conditions, je veux bien.

— Et les fleurs, quand les planteras-tu ?

— Il y en a beaucoup qui sont toutes plantées : elles ont passé l'hiver en terre ; la tige est morte, mais la racine est vigoureuse et les nouvelles pousses sortent de terre ; ce sont des plantes vivaces, comme les primevères, les phlox, les croix de Malte, les clochettes de toute espèce, les iris, etc. Il y en a d'autres qui vivent deux ans et qu'on appelle bisannuelles, comme les scabieuses, les giroflées, les gueules de loup, etc. Quand il fera plus chaud, nous sortirons les géraniums, les

fuchsias, puis nous planterons les verveines, les pétunias, les petits silènes roses, le réséda, les reines-marguerites et toutes les autres plantes annuelles qui poussent, fleurissent et meurent du printemps à l'hiver.

— Et les boutons d'or, les marguerites des prés, la pervenche, le muguet, tu n'en plantes pas ?

— Celles-là et bien d'autres n'ont pas besoin du jardinier pour pousser. C'est le vent qui les sème, la pluie qui les arrose, le soleil qui leur donne la couleur et le parfum... Ce sont les enfants de la nature. Toutes les plantes de nos jardins ont commencé par être des plantes sauvages. C'est par la culture dans une terre préparée, par les soins et les études des jardiniers qu'elles se sont transformées. Ainsi, de la rose des haies, de l'églantine, sont nées toutes les roses doubles que nous cultivons. De même pour les fruits, pour les légumes. Ce sont les œuvres de la civilisation.



LES VOILA REVENUS!...

Oui, ils sont revenus avec les beaux jours!.. Les premières chaleurs ont fait éclore les insectes; les chenilles descendent le long des branches, les moucherons voltigent en petites nuées... on voit déjà quelques hannetons... Il est grand temps que nos bons amis les oiseaux arrivent... Ils sont sûrs de ne pas mourir de faim!... Ils vont se régaler de mouches, de pucerons, de vers; ils vont écheniller nos arbres et nos buissons! Le moineau lui-même, qui plus d'une fois a grelotté et jeûné

l'hiver, va se mettre en chasse... Il a ses petits à nourrir!.. La mésange bleue, le chardonneret à tête rouge, la fauvette, le rossignol viennent sans bruit, par familles...

L'étourneau, qui mérite si bien son nom, vole de droite à gauche, en groupes désordonnés, se heurte aux arbres... L'hirondelle, qui fend l'air en grandes bandes sagement réglées, lasse de son long voyage, cherche le nid qu'à l'automne elle a laissé aux coins des fenêtres... S'ils pouvaient nous conter leurs voyages, ces oiseaux!.. Aux premiers jours de froid ils nous ont quittés, les insectes étaient si rares... Il sont descendus d'abord vers le midi de la France; puis, les uns par longues traites, les autres en s'arrêtant de buisson en buisson pour becqueter une mûre ou un grain de raisin oublié, ils ont suivi la côte et parcouru l'Italie, toujours à la poursuite des moustiques et des vermisseaux. Les oiseaux ne font

pas de provisions pour l'hiver; c'est au jour le jour qu'il leur faut lutter contre la famine...

Beaucoup ont abordé aux îles de la Méditerranée où les arbres sont toujours verts, le soleil toujours chaud et les moucherons abondants... Pourtant aux premiers jours du printemps, ils se sont souvenus de la France où ils sont nés, des bois touffus, des champs fertiles, des haies chargées de fruits, des cerisiers et des vignes... et du petit gibier d'insectes qui fourmille dans cette saison... Prenant leur volée, ils sont revenus au berceau de l'an passé... Mais les pluies d'hiver ont emporté la maison. Heureusement les feuilles donnent déjà un peu d'ombre et d'abri, et sur chaque branche on peut bâtir un nid.

Chacun le fait à sa manière, ce nid : les uns avec des herbes fines, de la paille, du crin... les autres ramassent les plumes, arrachent des brins de laine

aux moutons; les autres assemblent de menus branchages; d'autres, l'hirondelle, emploient de la terre gâchée.

Le mâle et la femelle travaillent du matin au soir; ils se pressent et, le dernier coup de patte et de bec donné, la femelle commence à pondre. Voilà les œufs!.. Il faut les couver, les tenir bien au chaud jusqu'au jour où des petits sortiront, sans plumes, de la coquille brisée. Une fois leurs ailes poussées, toute la nichée s'envolera.

C'est une joie pour nous de revoir ces oiseaux d'été et de les entendre. Au lever du jour, l'alouette monte au ciel tout droit, comme pour dire sa jolie chanson au soleil... Puis la fauvette s'éveille en chantant et, jusqu'au soir, nous entendrons ses joyeuses roulades... Et le bouvreuil qui suit les troupeaux autour desquels bourdonnent des milliers de mouches... et le rouge-gorge que l'hiver n'a pas effrayé, sont aussi de nos gais musiciens....

Cou... cou... Cou... cou... Cou... cou!.. Vous l'entendez!.. l'oiseau paresseux et traître qui ne fait jamais de nid. Il guette le départ de deux pauvres rouges-gorges pour aller sournoisement pondre un gros œuf à côté des leurs. La mère en rentrant ne s'aperçoit de rien; elle se remet bravement à couver... Un jour... toc, toc, toc... les coquilles se brisent sous les coups de bec, cinq petits rouges-gorges paraissent, puis, un sixième œuf s'ouvre, il en sort un oiseau gros, à lui tout seul comme les autres ensemble... C'est le jeune cou-cou... Il ouvre son grand bec; il lui faut toutes les chenilles, tous les vers, en attendant qu'il prenne toute la place... Et pendant que le père et la mère vont chercher la becquée, lui pousse un petit rouge-gorge par-dessus bord, demain, un second. Enfin le voilà seul!.. Il grossit à vue d'œil; il est assez fort pour s'envoler et abandonner ceux qui l'ont nourri... Cet oiseau ingrat nous

est cependant très utile; il mange beaucoup d'insectes...

Vers le soir, un gros oiseau triste, injustement repoussé par nous, sort de sa cachette... C'est la chouette. Elle passe au-dessus de nos maisons en sifflant. Ses gros yeux ronds ne peuvent supporter la grande lumière... Quand vient la nuit, elle commence sa chasse, et gare aux souris, aux mulots! Nous devrions la protéger comme un bon serviteur.

Il fait nuit noire. Quelle merveilleuse musique!.. Un rossignol a fait son nid dans le bouquet d'arbres... Sa petite femelle couve et il lui dit en chantant qu'il l'aime bien.



LE MERLE

Merle, merle, joyeux merle,
Ton bec jaune est une fleur,
Ton œil noir est une perle,
Merle, merle, oiseau siffleur.

Hier tu vins dans ce chêne
Parce qu'hier il a plu.
Reste, reste dans la plaine,
Pluie ou vent vaut mieux que glu.

Hier vint dans le bocage
Le petit vaurien d'Éloi
Qui voudrait te mettre en cage ;
Prends garde, prends garde à toi !

Il va t'attraper peut-être ;
Iras-tu dans sa maison,
Prisonnier à sa fenêtre,
Chanter pour lui ta chanson ?

Mais tandis que je m'indigne
O merle, merle goulu,
Tu mords à ses grains de vigne,
Ses grains de vigne à la glu.

Voici que ton aile est prise,
Voici le petit Éloi !
Siffle, siffle ta bêtise,
Dans ta prison siffle-toi !

Adieu merle, joyeux merle,
Dont le bec jaune est une fleur,
Dont l'œil noir est une perle,
Merle, merle, oiseau siffleur.

Jean Richepin.



LES CERISES

Le père François revenait de la foire avec son petit-fils; il était allé vendre une paire de bœufs. Joseph l'avait tourmenté durant huit jours pour l'accompagner.

Tu ne pourras pas marcher, lui disait son grand–père; c'est loin, au delà de la montagne; il fait chaud...

Je marcherai autant qu'il faudra, grand-père, répondait Joseph.

On partit le matin, au frais. Joseph, en brave garçon de dix ans, marcha du même pas que le père François... La

foire était très animée, il y avait tant de monde, tant de bêtes... et des boutiques!... On déjeuna à l'auberge... Tout était nouveau, tout était amusant. Joseph était enchanté; il ne regrettait pas ses peines.

Mais il fallut revenir... C'est alors que la route parut longue!... Je n'en peux plus, grand-père!...

— Tu as voulu venir, mon enfant... Il nous faut rentrer; on nous attend à la maison...

Quelques minutes après, Joseph, pour s'encourager, disait : Grand-père, sommes-nous encore bien loin?

— Tu ne reconnais donc pas ton chemin, petit? Nous avons pourtant passé là ce matin...

— On ne dirait plus le même; il est bien plus long...

Le pauvre Joseph aurait voulu s'asseoir sur tous les tas de pierres...

— Il fait chaud, grand-père, j'ai bien soif!...

— Je n'y peux rien, tu le sais; à quoi bon gémir...

A un tournant de la route, le père François aperçut un fer de cheval usé, qu'une bête avait perdu : Ramasse-le, Joseph, dit-il.

— Je suis bien trop fatigué pour me baisser... Et qu'est-ce que j'en ferais ?...

Le grand-père, sans rien dire, le mit dans sa poche.

A mi-chemin on rencontra un village ; le père François, passant devant la boutique d'un forgeron, lui vendit le vieux fer un sou, et, tout à côté, il acheta pour un sou de cerises. Joseph se reposait sur une borne ne s'occupant guère des marchés de son grand-père...

Au delà du village, on dut traverser une terre couverte de fougère. Joseph marchait péniblement derrière, sans plus oser se plaindre. Une cerise tombe comme de la poche du grand-père !... Joseph ne dit rien, cherche dans la fougère, ramasse la cerise et la mange...

Il avait si soif!...

Quelques minutes après tombe une autre cerise, cette fois dans la poussière de la route... Joseph ne songe pas à prévenir son grand-père que peut-être sa poche est percée... Il souffle sur la cerise et... la mange... Un peu plus loin, une autre cerise! Ah! pour cette fois, Joseph en oublie sa fatigue; il a si peur de laisser passer une cerise... Autant il en tombe, autant il en ramasse...

Mais on est en vue du bourg, et bientôt à la porte de la maison. Joseph a l'air un peu embarrassé...

— Sais-tu ce que sont devenues mes cerises?...

— Oh! grand-père, elles sont tombées une à une dans la poussière...

— Et tu t'es baissé 17 fois pour les ramasser, tandis qu'il t'a semblé impossible de ramasser le fer!... Tu te serais épargné bien de la peine par un premier effort!...

Les fruits sont rafraîchissants et ils sont bons à manger précisément pendant qu'il fait chaud. Les premiers mûrs sont les cerises, les fraises, les framboises et les groseilles. Puis viennent les abricots, toutes les espèces de prunes, les pêches, les raisins, les poires, les pommes...

Les poires, les pommes, les cerises, les prunes mûrissent dans toute la France; les raisins ne mûrissent pas dans le Nord.

Il y a un beau fruit jaune, qui ne mûrit que dans une très petite partie de la France, sur les bords de la Méditerranée, c'est l'orange. Les autres fruits ne paraissent qu'après que tout l'arbre est défleuri, mais les orangers portent en même temps de jolies fleurs blanches dont l'odeur se répand très au loin, et des fruits qui pendent comme des pommes d'or.

On cultive encore des coings, des nèfles, des mûres, des figues.

Nous mangeons les fruits frais ou en confitures.

On appelle pépinières les semis des arbres à noyaux ou à pépins, que les jardiniers élèvent pour vendre.

On greffe les arbres fruitiers pour obtenir des fruits plus gros et meilleurs que n'en donnent les arbres nés d'une graine. Greffer un arbre, c'est planter sur cet arbre une branche d'un autre : ainsi, on peut faire rapporter des pommes à un pied de cognassier sur lequel on a greffé une branche de pommier.

La France produit de très bons fruits grâce à la fertilité de son sol, à la douceur de son climat et à l'habileté des jardiniers.



L'ORAGE

Il avait fait chaud tout le jour, une de ces chaleurs étouffées... pas un souffle d'air, pas une feuille agitée... Les insectes volaient au ras de la terre, ce qui amenait les hirondelles à en faire autant. Vers le soir de gros nuages gris se promenaient au ciel... On entendait au loin des grondements assourdis. Aux champs, les vaches mugissaient en allongeant le cou et comme mal à l'aise... Les brebis se pressaient les unes contre les autres... Les oiseaux accouraient en bandes se ranger dans les arbres...

L'orage venait rapidement... Tout à coup un éclair coupa le gris du ciel en un long zigzag de feu, et presque immédiatement un formidable coup de tonnerre retentit... Les vitres de la maison furent ébranlées... Jacques tout tremblant s'était refugié près de sa mère...

— J'ai eu bien peur, maman, j'ai cru que la maison allait s'effondrer!...

— Mon pauvre enfant, tu me fais l'effet d'un moineau qui se sauve à un roulement de tambour! A quoi sert d'avoir peur?...

— Mais le tonnerre met le feu, il tue; tu te rappelles bien Martin, l'année dernière...

— Le tonnerre, ou, pour mieux parler la foudre, met le feu et tue, c'est vrai!... Mais quand tu entends le roulement, le mal est déjà fait. C'est l'éclair qui tue, et encore ne frappe-t-il guère que les imprudents. Le pauvre Martin n'aurait sûrement eu aucun mal s'il se fût laissé mouiller au milieu du pré au lieu d'aller se réfugier sous l'arbre...

— C'est pourtant si naturel! Quel mal peut-il y avoir?

— Il y a, mon enfant, un grand danger : la foudre est attirée par tout ce qui est élevé; elle tombe de préférence sur un arbre, sur un clocher, sur une haute tour que sur un homme ou une maison ordinaire.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce feu, que la foudre?...

— Pendant l'orage, il jaillit d'immenses étincelles entre deux nuages qui se rapprochent, ou encore entre un nuage et la terre, entre un nuage et un arbre, un clocher, etc., etc... Ces étincelles sont les éclairs ; le roulement du tonnerre, dont tu as peur, ne peut faire aucun mal.

— Je vois souvent des nuages qui passent les uns devant les autres sans qu'il y ait d'éclair ni de tonnerre.

— C'est vrai; pour qu'il jaillisse un éclair entre deux nuages, il faut qu'ils soient chargés d'électricité. Tu vas me

demander ce qu'est l'électricité?... et je serai bien embarrassée pour te le dire.

Tu *ne vois pas la chaleur*, tu ne sais pas ce que c'est et pourtant tu sais qu'elle existe, *tu la sens;* tu reconnais qu'il y a plus de chaleur dans le four du poêle quand le feu est allumé que lorsqu'il est éteint. Tu sais que la chaleur fait bouillir l'eau, durcit les œufs, fond le beurre, dessèche le pain, cuit la viande et en change le goût... qu'elle rend le fer souple et même le fait fondre... Tu sais que nous pouvons produire de la chaleur à volonté en brûlant du bois ou du charbon... Eh bien! je vais te prouver que l'électricité existe, que nous pouvons en produire et l'employer.

Déchire cette feuille de papier en petits morceaux et donne-moi ton porte-plume en caoutchouc ou mon bâton de cire à cacheter... Tu vois que j'approche le bâton des petits papiers et que rien

ne bouge... Frotte le bâton avec ce morceau de drap... Et à présent?

— Il les attrape tous... il les enlève!...

— En frottant ce bâton nous avons produit de l'électricité qui attire les morceaux de papier... On peut en produire beaucoup par des moyens que tu n'es pas assez savant pour comprendre, et l'on peut utiliser l'électricité comme nous utilisons la chaleur. Il existe de l'électricité dans les nuages et à la surface de la terre; c'est à cela que nous devons les orages. Ce soir, avant que la lampe soit allumée, passe doucement ta main sur le dos de Minou, en allant et venant... Tu verras de petites paillettes de feu, des étincelles, et tu entendras un crépitement... Tu auras organisé un orage sur le dos du chat, avec les éclairs et le roulement du tonnerre en petit.

Nous pouvons nous préserver de la foudre au moyen du paratonnerre. Tu peux en voir un sur l'hôtel de ville.

C'est la grande pointe de fer qui s'élève au-dessus du toit; elle est rattachée à une grosse barre de fer qui longe les murs, descend en terre et s'enfonce dans un puits. Grâce à cela, la foudre ne peut pas tomber sur le bâtiment.

— Tu dis que l'on fabrique de l'électricité; à quoi bon?..

— A nous donner plus de choses merveilleuses que nous n'en trouvons dans le plus beau conte de fées : au moyen du télégraphe électrique, nous pouvons donner par écrit de nos nouvelles, en quelques minutes, à nos parents, à nos amis, si loin qu'ils soient, en Chine, en Amérique.

Par le téléphone, nous pouvons causer avec une personne qui est chez elle, à l'autre bout de la ville... Elle nous entend, elle nous répond et nous entendons sa voix tout comme si elle était à côté de nous... Il y a des villes entières, des gares, des magasins, des ateliers qui sont éclairés par l'électricité... et

l'on y voit clair presque comme en plein jour... J'ai vu des voitures marcher sans chevaux, sans machine à vapeur... sans rien qu'on pût apercevoir... C'était l'électricité qui les faisait avancer... Dans dix ans, ce sera bien autre chose!... Tous les jours les savants découvrent une nouvelle utilisation de l'électricité...



LA FOIRE DE LA SAINT-JEAN

Maman, quelle singulière idée ont les gens d'amener tous leurs bœufs et leurs chevaux vendre le même jour ! Toute la ville est sens dessus dessous.

— On ne peut pas garder dans des magasins les bœufs, les moutons, les chevaux, comme l'on fait du drap ou du fromage ; ceux qui en ont besoin ne peuvent pas non plus courir d'étables en étables, d'écurie en écurie, pour acheter les bêtes dont ils ont besoin ; c'est pourquoi il y a des marchés publics, des foires où l'on peut examiner au

grand jour et choisir chevaux et bétail. Les foires amènent dans notre petite ville des étrangers qui y font de la dépense, en emportent des provisions qu'ils ne trouvent pas chez eux... De plus, pour chaque bête conduite sur le champ de foire, on paie une redevance à la ville; c'est une source de revenus. Nous ne devons donc pas nous plaindre du dérangement que nous causent ces braves forains. Autrefois, le droit d'avoir une foire était donné par les rois aux villes qui leur avaient rendu quelque service.

— Y a-t-il longtemps que la nôtre existe?

— Très longtemps. Non pas seulement la foire aux chevaux, mais cette bonne foire au pain d'épices qui commence demain et que tu connais bien!

— Les baraques sont toutes prêtes, les marchandises déballées et les marchands achèvent de s'installer.

— A présent notre foire n'a plus

l'importance qu'elle avait il y a trois ou quatre cents ans. Il y venait des marchands de l'Europe entière, du fond même de la Russie... Les routes étaient rares, pas toujours praticables, les guerres qui duraient des années entières et les voleurs de grands chemins qui dévalisaient les marchands, rendaient les voyages dangereux, le commerce difficile... de plus, on n'était pas libre de fabriquer comme l'on voulait telle étoffe ou tel outil, ni de vendre ou d'acheter où l'on en avait envie... De sorte que les marchands se réunissaient en bandes et se transportaient, avec leurs marchandises, dans les quelques villes d'un abord facile qui avaient le droit d'avoir une foire, et où les acheteurs venaient une fois l'an faire leurs provisions.

— On vendait donc toutes sortes de choses à ces foires?

— Tout ce que nous trouvons aujourd'hui dans nos magasins : drap, soies, toiles, fourrures, épicerie, chaudron-

nerie, ferronnerie, mercerie, coutellerie, etc... se vendaient à la foire.

— Nous n'avons plus qu'une foire pour rire avec ses baraques de saltimbanques, ses tirs, ses jeux!.. On n'y vend plus que du pain d'épices, des bijoux qui ne sont même pas en or, des joujoux, des paniers, des lunettes... Je crois bien que c'est tout... c'est dommage!...

— Non, mon enfant; la construction des routes, la liberté du commerce, les bateaux à vapeur et surtout les chemins de fer ont ruiné les foires; mais nous n'avons rien à regretter : c'est à nos portes et à toute heure du jour que nous pouvons acheter ce dont nous avons besoin, et souvent le commander à notre goût. Il suffit d'une dépêche, pour que, de l'Inde ou de l'Amérique, on envoie par le plus prochain bateau, à l'un de nos marchands, les denrées qui lui manquent... Nos voisins les Anglais disent : *le temps, c'est de l'argent,* et ils

ont raison.

— Pourquoi avait-on choisi notre ville?

— A cause de sa situation sur la Saône, qui de tout temps en a fait une ville commerçante. Les rivières ont été longtemps les meilleures routes, presque les seules. Notre ville était pour les voyageurs qui du Nord se rendaient au Midi, un lieu de passage, un point d'arrêt. En quittant les célèbres foires de la Champagne, les marchands s'arrêtaient chez nous pour descendre en bateau jusqu'à Lyon, d'où ils descendaient le Rhône jusqu'à Beaucaire. Ils songèrent à profiter de cette station pour vendre... peut-être même les habitants les suppliaient-ils de leur montrer ces belles étoffes qu'on ne trouvait pas dans la ville : si bien qu'une foire fut établie...

— Celle de Beaucaire existe encore ; te rappelles-tu que, l'année dernière, le cirque et la ménagerie sont partis avant les autres baraques pour aller à la foire de Beaucaire ?...

— Oui, mais cette foire est, comme la nôtre, bien déchue de sa splendeur... Pourtant elle a été l'une des plus célèbres du monde; de toutes les côtes de la Méditerranée, Égypte, Syrie, Grèce, Espagne, on y apportait des produits que les marchands, venus du Nord, transportaient en Flandre, en Angleterre, en Russie, en Suède même... Ils laissaient en échange les toiles, les fourrures, les draps et autres produits de leurs contrées.

Aujourd'hui, l'échange se fait à distance et la monnaie sert d'intermédiaire; les mers, les rivières, les canaux, les routes et les chemins de fer suffisent à peine au transport de toutes les marchandises qui se consomment dans le monde.



LA CHANSON DU VANNIER

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant au son d'un vieux couplet ;
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant sur sa couche légère.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis,
Elles rentrent le soir rieuses au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

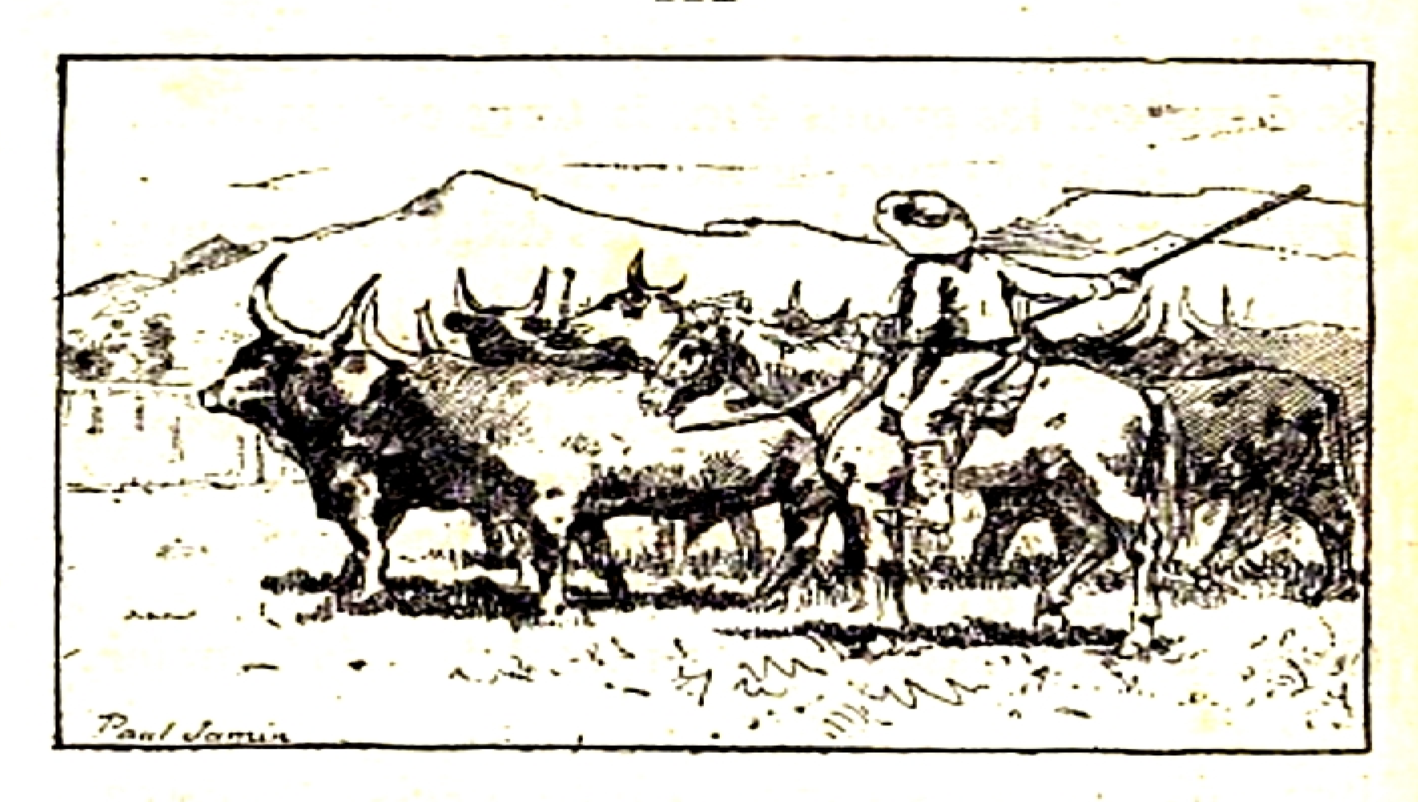
Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,

Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront les coteaux,
Brins d'osier vous lîrez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide, au milieu des roseaux,
Où la truite qui monte et file entre deux eaux,
S'enfonce, et tout-à-coup se débat frémissante.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

André Theuriet.



UNE FERRADE DE TAUREAUX

Vous avez tous entendu parler des troupeaux conduits et gardés par des bergers et des chiens : on bâtit des étables, des bergeries, où vaches et brebis trouvent un abri contre la mauvaise saison et les loups.

Il y a cependant, tout au sud de la France, une région sur les bords de la Méditerranée, où de nombreux troupeaux de bœufs passent l'année aux champs, libres de tout souci, et en compagnie de grandes bandes de chevaux, élevés, eux aussi, en pleine liberté. Les

chevaux sont tout blancs, les vaches sont toutes noires... Cette région est une grande plaine caillouteuse, sablonneuse, coupée en triangles par le Rhône et bordée par la mer. Dans ces pointes de terre closes par l'eau, que peut-on craindre? Le ciel est sans nuages, le soleil chaud, la brise souffle de la mer pour rafraîchir l'air, l'herbe verte et fine et semée de grosses touffes de salicornes, plantes raides, salées qui aiguisent l'appétit... Plusieurs propriétaires mettent leurs troupeaux paître dans la même île, aussi chacun marque ses bêtes.

Autrefois on imprimait une lettre sur la cuisse avec un fer rouge ; de là le nom de ferrade ; aujourd'hui, pour ménager le cuir, on coupe la pointe de l'oreille : aux uns en long, aux autres en large, à d'autres en biais, en échancrure, etc...

Ce marquage se fait vers le milieu de l'été pour les bêtes nées l'année pré-

cédente... C'est l'occasion d'une fête; on invite les amis au Mas, ou maison de ferme; des curieux viennent de tous côtés. J'eus le plaisir, il y a quelques années, me trouvant en Provence, d'être invitée à une ferrade; je veux vous la conter.

Nous étions partis au matin, et nous avions descendu le Rhône jusqu'au canal Saint-Louis qui, en cet endroit, relie le fleuve à la mer... Le ciel était du plus beau bleu; au loin, nous voyions les eaux bleues de la Méditerranée et à perte de vue, la plaine, où pas un arbre ne poussait... quelques tamaris rongés à deux pieds du sol par les chevaux. Les gardiens, armés d'un long aiguillon fourchu, montés sur les petits chevaux blancs aux yeux et aux naseaux noirs, allèrent avec vingt autres cavaliers chercher le troupeau, la *manade*, au bout de l'île.

Une estrade branlante, posée sur des piquets un peu boiteux, avait été

préparée pour les principaux invités, et tout à côté, un petit espace clos de quatre ou cinq palissades était réservé à la première victime... Le silence était complet : pas un oiseau, pas même une sauterelle...

Au bout d'un moment, je vis paraître la longue bande noire poussée par les gardiens à cheval, et conduite par un chef, un vieux taureau dressé à la cérémonie et que plus rien n'effraie ; les jeunes étaient au milieu. La manade arrivée assez loin au delà de nous, on s'occupa d'en détacher une bête pour la marquer. Les cavaliers l'entourent, la harcèlent avec précaution de peur d'effrayer les anciens ou la mère... La voilà qui sort du troupeau, elle cherche à fuir, s'élance... Les chevaux, plus avides de chasse que leurs maîtres, s'affolent à la poursuite. Enfin, le taureau fatigué passe devant l'estrade ; deux ou trois gars vigoureux et lestes le saisissent, le font entrer dans l'en-

ceinte, le couchent sur le flanc... Pour me faire honneur, en ma qualité d'étrangère, le propriétaire me présente, d'une main, un couteau tout frais affilé et de l'autre... le bout de l'oreille! La pauvre bête me regarde avec des yeux effarés, qui me troublent... Le temps presse, il faut me résoudre... Avec un frémissement intérieur, je coupe la pointe de l'oreille!... Je l'ai gardée en souvenir de la ferrade. Heureux d'en être quitte pour si peu, le taureau bondit et, d'une course effrayée, s'en va en mugissant à travers la plaine.

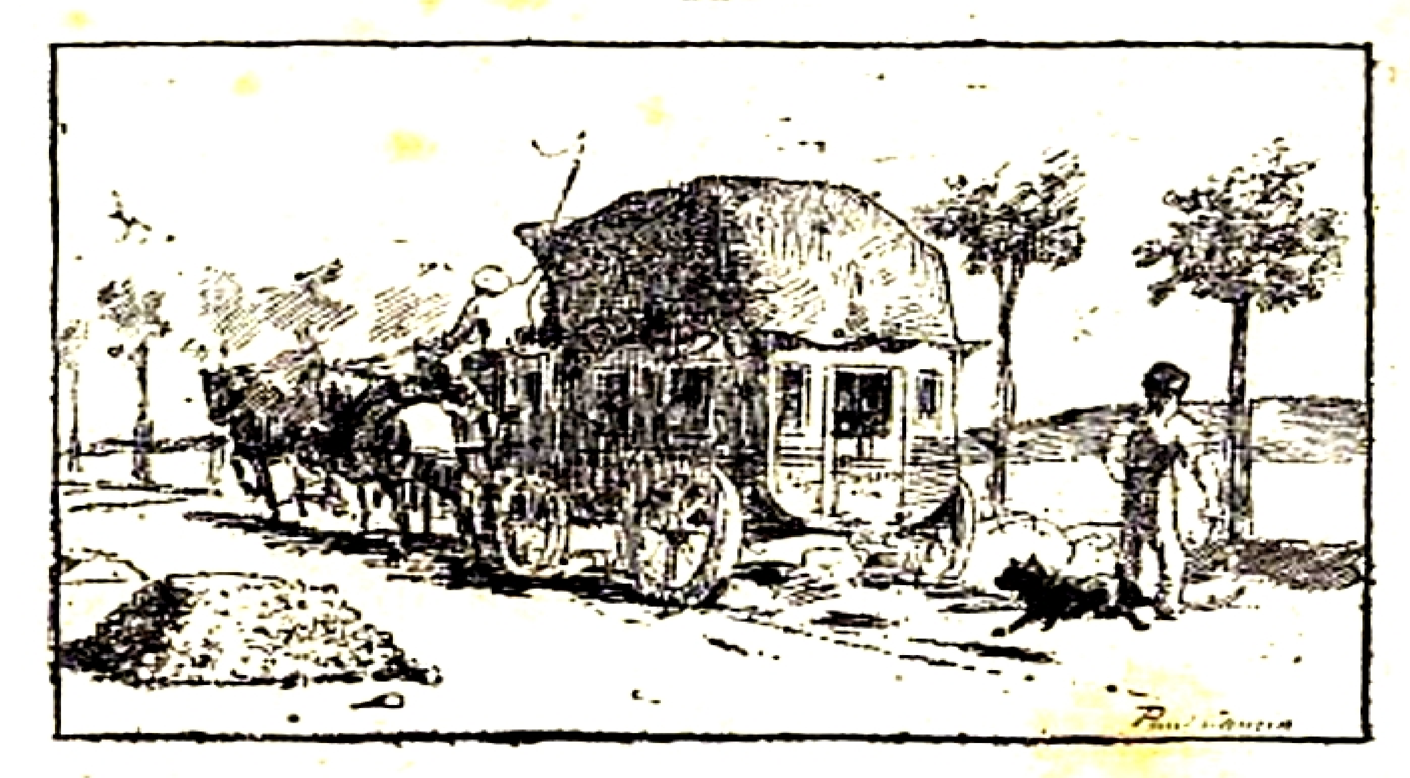
D'autres lui succèdent jusqu'à ce que tous les jeunes y aient passé. A chaque bête domptée ce sont des cris de joie, presque de triomphe. Enfin, la manade repasse devant l'estrade, et retourne paisible à ses pâturages.

Les cavaliers rendent alors la liberté à leurs chevaux qui, tout fumants, s'en vont boire au Rhône... Leurs hennissements retentissent dans le silence

comme une sonnerie de victoire; d'autres bandes de chevaux accourent du fond de l'île pour voir, et, trois minutes après, d'un galop rapide tous disparaissent.

Ces troupeaux de bœufs servent à l'approvisionnement de notre marine. Leur chair ferme est très propre à être conservée comme viande salée ou fumée pour la nourriture des matelots.

Quant aux chevaux, ils ne passent par toute leur vie oisifs. On les emploie au dépiquage du blé; selon un usage du pays, on leur donne les gerbes à piétiner jusqu'à ce que le grain sorte de l'épi, comme ailleurs, il sort sous les coups du fléau ou par l'effort d'une batteuse à vapeur. Beaucoup de ces chevaux sont en outre vendus pour servir de monture à nos soldats.



MON PREMIER VOYAGE

C'était pendant les vacances. J'avais huit ans. Nous devions aller passer quelques jours chez mon grand-père qui habitait une petite ville retirée au milieu des montagnes. Il y avait longtemps qu'on parlait de ce voyage!... Enfin, le jour du départ fut fixé; tandis que ma mère faisait la malle, mon père m'emmena au bureau des diligences retenir nos places. Il choisit et paya d'avance trois places de coupé, afin que je pusse bien voir la route. Le lendemain, de bonne heure, nous étions dans

la cour des messageries. On entassait les bagages sur l'impériale de la voiture; huit ou dix personnes montèrent dans l'intérieur; deux voyageurs arrivèrent en retard, essoufflés, on glissa leurs sacs sous la bâche et tout s'ébranla. Une fois sur la grande route, les grelots prirent leur sonnerie en deux temps, réglée par le trot des chevaux. Je trouvais qu'il faisait bien noir, et les lueurs rouges des lanternes qui s'allongeaient sur la route n'égayaient pas du tout le paysage. Nous devions traverser une forêt célèbre par ses crimes. J'avais entendu raconter des histoires de voleurs, qui, à un signal donné par un coup de sifflet, s'élançaient à la tête des chevaux, arrêtaient les diligences, dévalisaient les voyageurs... J'avais grand'peur qu'un accident ne vînt interrompre notre voyage, tout en souhaitant, en espérant même quelque aventure très extraordinaire. J'écoutais, un peu tremblant, un peu désappointé de

ne pas entendre le fameux sifflet... Le jour parut sans que nous eussions été attaqués! C'était la première fois que je voyais le monde s'éveiller : les portes des poulaillers et des écuries s'ouvraient, le bétail se rendait aux champs; les poulains qui couchaient au pré accouraient à la barrière nous voir passer... les hommes tournaient le coin de la maison et prenaient le sentier qui conduisait aux champs... A mesure que nous avancions, nous rencontrions des jeunes filles, des femmes, le pot au lait sur la tête, qui se rendaient à la ville... Les fleurs des fossés et des haies s'entr'ouvraient, les oiseaux voletaient et chantaient...

Nous arrivâmes à un relais : une auberge à l'entrée d'un village; cinq beaux percherons tout harnachés nous attendaient. Nous changeâmes de chevaux sans presque nous arrêter. Il me semblait parfois d'ailleurs que nous étions immobiles et que les arbres, les

maisons, les champs étaient en marche et défilaient devant nous...

Vers neuf heures, la diligence s'arrêta devant une hôtellerie située à la croisée de deux routes ; nous devions relayer pendant que le conducteur déjeunerait. Tous les voyageurs descendirent et nous entrâmes nous chauffer à la belle flambée des sarments qui brûlaient dans la cheminée. J'étais seul d'enfant : je fus bientôt entre les chenets, avec le chien du conducteur. Un vieux monsieur, qui n'en était pas comme moi à son premier voyage, se plaignait de la lenteur des diligences... il y avait déjà quelques lignes de chemins de fer.

« Quand donc en aurons-nous partout? disait-il. Que de temps, que d'ennuis épargnés! — On n'est jamais content, dans ce monde! répondit l'aubergiste. Vous voilà dans une bonne voiture, inversable, faisant ses dix kilomètres à l'heure, et vous vous plaignez!

Quand je me rappelle comment cela se passait dans ma jeunesse, je vous trouve bien exigeant. Je vins ici la première fois, il y a trente-deux ans ; c'était tout de suite après mon mariage ; les Autrichiens, qui nous avaient ramené le roi, occupaient encore le pays ; les routes mal entretenues avaient des ornières dans lesquelles les roues entraient presque à moitié. Aussi, ce ne fut pas dans une berline que j'arrivai au Lion d'Or !... Ce fut dans un char à bœufs, et bien contents encore étions-nous, mon mari et moi, d'avoir fait nos trois lieues sans accidents !... »

A midi, nous étions à destination. Mon grand-père et quelques amis de mes parents étaient venus au devant de nous... Tout le monde nous embrassa, nous fit fête. Pendant le reste de la journée je sentais le bercement de la voiture, j'en entendais le roulement...

Cette année, presque trente ans après, j'ai voulu refaire ce voyage... Je me

rendis à la gare, 5 minutes avant le départ du train; les souhaits du vieux monsieur sont exaucés : le chemin de fer va jusqu'à la petite ville qu'habitait autrefois mon grand-père. Au guichet, on me donna un billet, un petit morceau de carton, en échange du prix du voyage et comme un reçu de ma place. Le postillon, les chevaux, les grelots, tout cela n'existe plus; c'est la locomotive, la machine à vapeur qui souffle, qui siffle, qui fume... et qui va nous entraîner dans 15, 20, 30 voitures, sur des rails de fer... On est sans pitié pour les retardataires; le départ des trains est réglé à la minute. Nous sommes dans les salles d'attente : première, deuxième, troisième classe... « Les voyageurs pour la ligne de Lyon, en voiture ! »

Nous sommes huit dans notre compartiment; je revois comme autrefois défiler les montagnes, les arbres, les villages et, comme autrefois, il me semble que ce sont eux qui marchent ! Mais

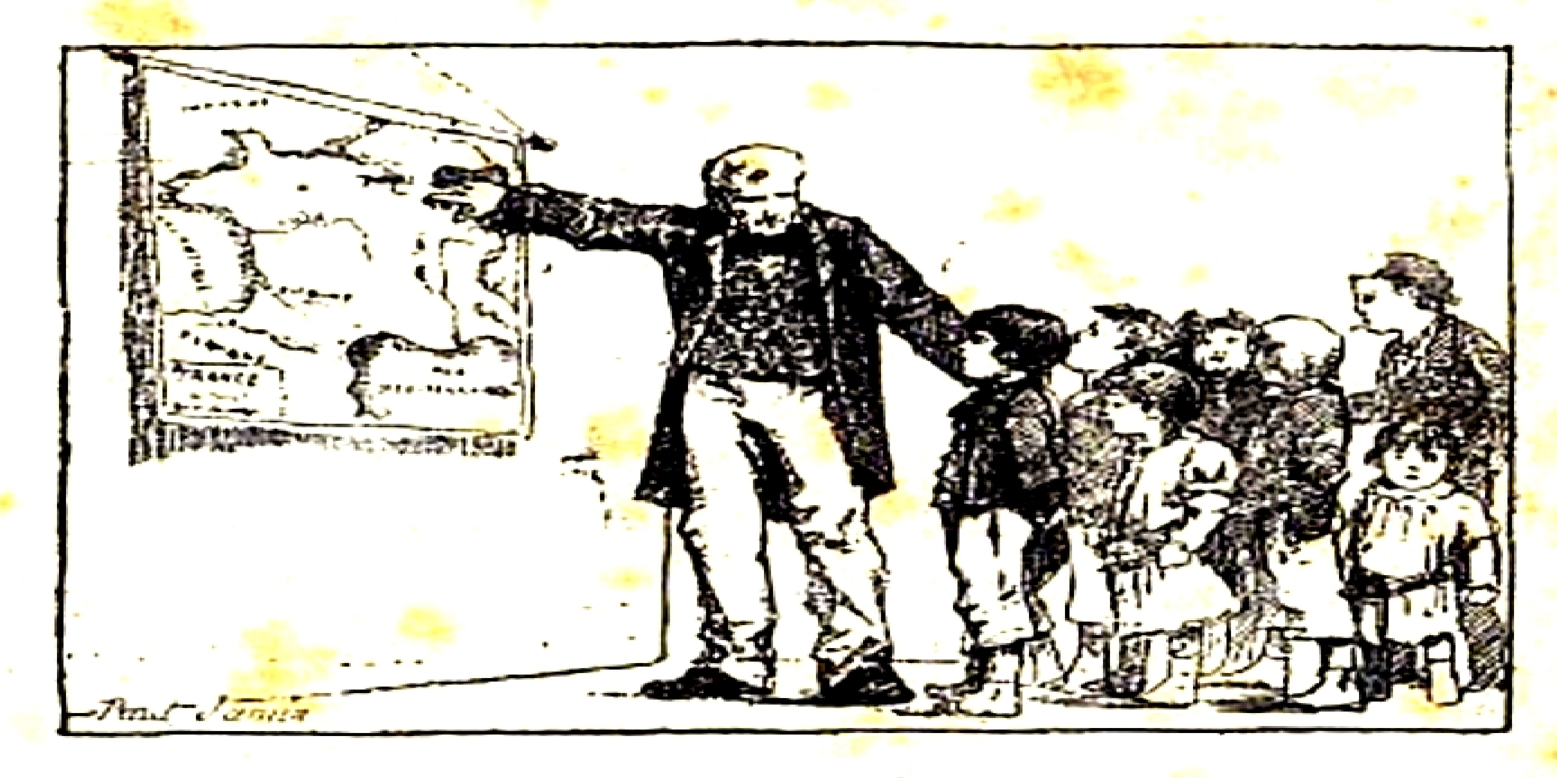
ce n'est plus 10 kilomètres que nous faisons à l'heure. C'est quarante... Notre train est direct; il ne s'arrête pas à toutes les stations, cela nous permet d'aller plus vite... Nous entrons sous une grande voûte vitrée, une grande gare : « Dijon, 20 minutes d'arrêt, buffet! » C'est un homme, un employé de la Compagnie, qui crie tout le long du train pour nous prévenir.

Je déjeune dans une grande salle un peu sombre, où se pressent 50 à 60 voyageurs affamés et silencieux.

La machine chauffe toujours; des hommes d'équipe viennent mettre de la graisse aux roues, les frappent auparavant d'un coup de marteau, pour s'assurer qu'elles sont en bon état... Des femmes, des enfants nous offrent les journaux du jour... « En voiture, en voiture!... » Chacun reprend sa place. Une heure et demie plus tard, j'arrive à la petite ville où je vins enfant en diligence. Je la reconnais à peine!... La

gare est entourée d'un jardin; sur le devant, est une place plantée d'arbres avec une pelouse, des massifs d'arbustes... Puis des hôtels neufs... C'est tout un quartier nouveau. Ce sont aussi des figures nouvelles... En trente ans, la population se renouvelle...

Tout change et tout progresse : Comment voyagera-t-on dans trente ans?...



LA FRANCE

La France est une grande terre que l'Océan vient battre à l'ouest. Au nord, elle est bornée par une région appelée la Belgique ; à l'est, elle s'étend jusqu'à un grand fleuve : le Rhin ; les Allemands ont pris le long du Rhin un morceau de la France, mais ils ne le garderont pas, les Français auxquels il appartient le reprendront... Plus bas, toujours à l'est, la France a pour limite de hautes chaînes de montagnes, les Alpes... Au sud, elle descend jusqu'à la Méditerranée, belle mer aux eaux

bleues ; puis une grande chaîne de montagnes appelée les Pyrénées, la sépare d'une région appartenant à un autre peuple, de l'Espagne. Les peuples voisins des Français sont donc les Belges, les Allemands, les Suisses et les Italiens au delà des Alpes, et les Espagnols.

La France a un sol très fertile où poussent facilement les légumes, les arbres fruitiers, la vigne, le blé, la betterave, le lin, les arbres des forêts... les pâturages pour les troupeaux. On trouve dans la terre des carrières de pierre, des mines de charbons, de fer. La France peut nourrir et vêtir les hommes qui vivent sur son sol et leur fournir les matériaux propres à la construction de leurs maisons. Le climat est doux, tempéré. Il n'y fait jamais bien froid comme en Russie, en Suède, en Norwège, en Allemagne, ni très chaud comme en Italie, en Espagne, en Turquie.

L'est de la France est sec et l'ouest est humide. Il y pleut souvent, mais cependant les brouillards n'y sont pas abondants et nuisibles comme en Angleterre.

La France est arrosée par de grands fleuves qui coulent dans de riches et belles vallées : la Seine va de l'est à l'ouest. Elle part de la Bourgogne et descend en serpentant à travers des coteaux boisés jusqu'à l'Océan ; elle traverse Paris, la plus grande ville de France, la plus belle du monde...

La Loire va du sud-est à l'ouest ; elle commence par n'être guère qu'un torrent serré entre de hauts rochers fondus, pétris et jetés de ci et de là par les volcans qui, il y a bien longtemps, bouleversèrent le centre de la France. En coulant vers le nord, elle arrive dans de grandes plaines où elle s'étend sans obstacles, selon ses caprices. A la suite des pluies, elle grossit rapidement et inonde souvent en quelques heures

les villes et les villages qui sont construits sur ses rives. Elle arrose Orléans, Tours, Nantes. De nombreuses îles s'élèvent du milieu de son large lit.

La Garonne arrose le midi de la France, à l'ouest. Elle descend des Pyrénées, coule du sud-est à l'ouest jusqu'à l'Océan, entre des collines d'une rare fertilité. Bordeaux est construit sur la rive gauche du fleuve.

Le Rhône nous vient de la Suisse. C'est l'écoulement d'un immense glacier des Alpes ; il descend en France de l'est à l'ouest ; en traversant le Jura, il est resserré dans des gorges étroites, enfermé entre deux hautes murailles de rochers tailladés à dents, ou bien il s'étale parfois dans un large lit de sable, laisse à nu des îlots boisés, et se précipite comme un torrent vers une autre gorge.

Le grand fleuve s'avance à la rencontre de la Saône, belle rivière aux eaux calmes. A leur réunion, à leur

jonction, est bâtie la ville de Lyon. Le Rhône tourne brusquement au sud et descend en droite ligne à la mer. Il longe les Cévennes, grandes chaînes de montagnes intérieures, passe au pied de collines plantées de vignes, d'oliviers, arrose les vieilles villes d'Avignon, d'Arles...

Il n'est pas de contrée dont l'aspect soit aussi varié que celui de la France... Dans les Alpes et les Pyrénées, des montagnes neigeuses, des glaciers perpétuels, des torrents et des cascades, des grottes et des gouffres profonds, des lacs poissonneux... Au centre, dans les monts d'Auvergne, des gorges fertiles entourées de rochers noirs, calcinés par les volcans, dont les cratères sont devenus, les uns, des lacs paisibles, les autres, des entonnoirs de verdure. Au milieu de toutes ces montagnes, des forêts peuplées de gibier, des vallées bien cultivées, de nombreux troupeaux. Puis les plateaux couverts de riches

moissons, les coteaux de la Champagne, de la Bourgogne et du Bordelais où mûrit le fruit français entre tous, le raisin, qui, pressé, donnera les bons vins de France.

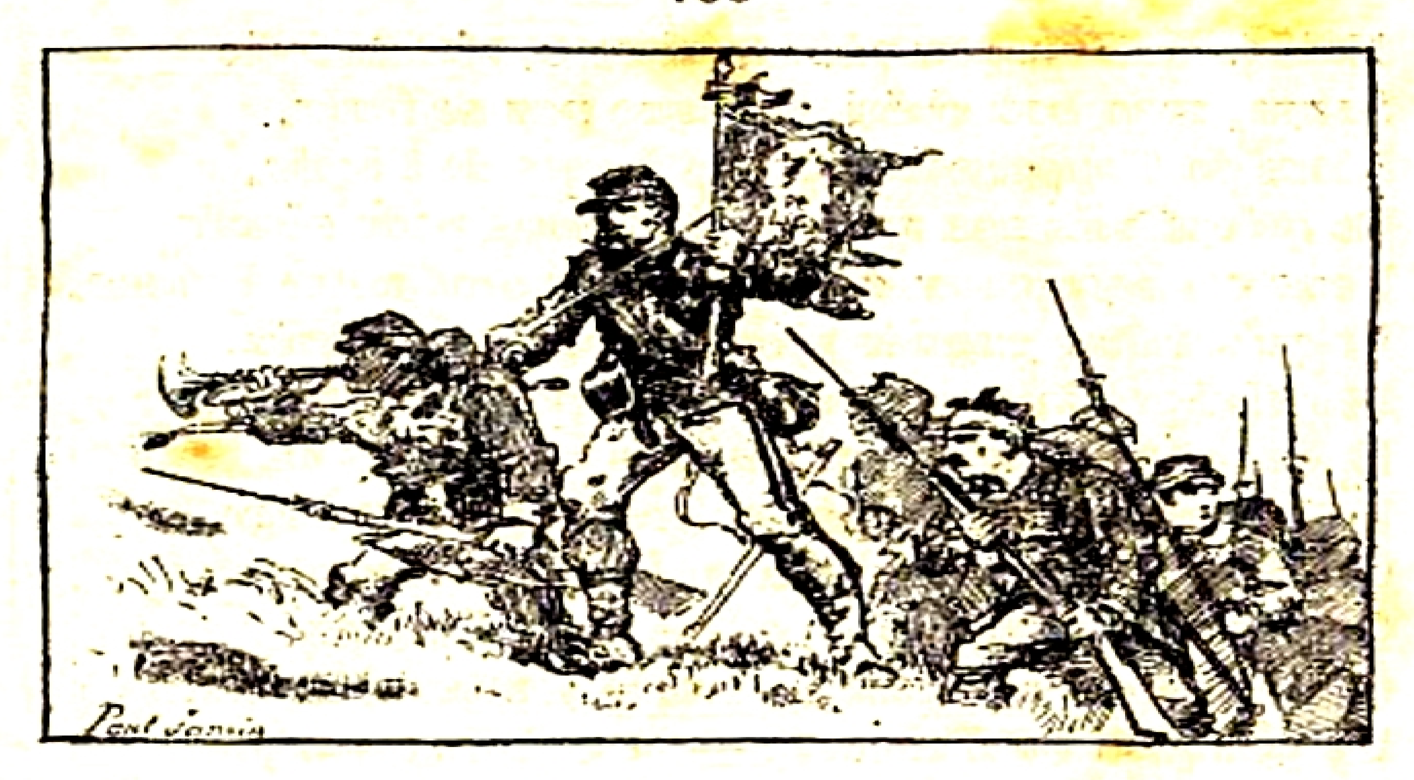
Et les côtes avec leurs mille barques de pêcheurs, et les grands ports de Marseille, de Toulon, de Bordeaux, de Nantes, du Havre, etc... qui servent de débarcadères aux produits du monde entier !...

Nous sommes nés en France ; la commune que nous habitons est une petite partie de la France. Nos parents sont Français ; nos grands-pères ont vécu et sont morts en France. Les Anglais, les Allemands, les Italiens ne parlent pas le même langage que nous ; nous parlons le français.

Il y a en France une armée de soldats français, toujours prêts à se battre pour empêcher les autres peuples de prendre notre pays, nos villes, nos villages, pour nous défendre. Ils savent qu'ils

s'exposent à être tués en se battant, mais ils sont braves, courageux et ils aiment leur patrie. La France est notre patrie.

Pendant longtemps les Français obéirent à un chef, à un homme qu'on appelait le roi ; aujourd'hui, les Français obéissent aux lois qu'ils font eux-mêmes : c'est le gouvernement de la République.



LA PATRIE

Le petit Frantz me dit, l'œil plein de rêverie,
Comme je le faisais sauter sur mes genoux :
« Père, explique-moi donc ce qu'est cette patrie,
Dont on entend parler à chaque instant chez nous ? »
— Oh ! la patrie, enfant, c'est d'abord à ton âge
Peu de chose vraiment : c'est moi, c'est mon amour,
C'est ta mère, tes sœurs, ton aïeul, le village,
La maison et la chambre où tu reçus le jour ;
C'est le grand pré là-bas où Norra se repose,
Norra la vache noire au bon lait écumeux
Qui barbouille de blanc ton petit museau rose,
Et qui seul, bon sujet, vous fait quitter vos jeux ;
C'est le droit de courir, de faire du tapage,
De rentrer, de sortir, et de dire : chez nous ;
Puis, quand vous êtes las, d'être pris de la rage
D'égrener vos pourquoi jusque sur mes genoux.

Mais lorsqu'un peu plus tard cette tête si folle
Saura, mon bon chéri, quelque peu se tenir,
Alors on t'apprendra sur les bancs de l'école,
Ce qu'ont mis nos anciens de temps pour réunir
Tous ces morceaux divers qui forment notre France,
Et qu'il fallut gagner pied à pied, brin à brin,
Des rivages bretons, aux vieux ports de Provence
Et des monts de Béarn jusques aux bords du Rhin.
Tu comprendras, devant ce trésor d'âge en âge
Grossi par nos aïeux sans cesse triomphants,
Que pour tous la patrie est le saint héritage
Que les pères mourants doivent à leurs enfants.
Un peu plus tard encore, — et ce serait ma joie
De tomber près de toi dans un des jours vainqueurs ! —
Plus tard, Frantz, la patrie est un drapeau de soie
Qui déploie au soleil trois brillantes couleurs.
C'est le nom du pays ; c'est l'honneur de ses armes ;
C'est le devoir sacré d'accourir à son rang,
Sitôt que le clairon lance le cri d'alarmes,
Et, sans songer aux siens, de donner tout son sang...

. . . .

Et plus tard, la patrie est encor davantage :
C'est le droit de te faire, à ton tour, un ménage,
Et de construire un nid pour abriter tes jours.
C'est la sécurité de ta jeune famille ;
C'est la place au soleil pour tous ceux de ton clan ;
Le savoir pour ton fils et l'honneur pour ta fille,
Et le respect de tous pour ta mère au front blanc.
Quand pour moi sonnera l'heure grave et sévère,
C'est le droit, ô mon fils, de me fermer les yeux,
Et puis de faire ainsi que j'ai fait pour mon père,

De déposer mon corps près de ceux des aïeux.

C'est le droit d'achever les œuvres commencées
Et par ton seul travail de conquérir ton rang
Au nom des Libertés pièce à pièce amassées,
Que tant d'hommes, pour toi payèrent de leur sang. —
Le petit Frantz leva sa figure attendrie
Et fixant sur mes yeux ses yeux profonds et doux :
« O père, me dit-il, que c'est beau la patrie !
Je comprends maintenant qu'on l'aime tant chez nous ! »

Édouard SIÉBECKER.

TABLE DES LECTURES

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau — 11.4.81. G.